

Le char de Phaéton

Queen
Ellery

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

10^{FF}

3,20^{FF} 68^{FF} 2^{FF} 88

Texte
intégral

Librio

Ellery Queen Le char de Phaéton

Librio

Texte
intégral

Texte
intégral

Librio

Librio

Texte
intégral

Librio

Texte
intégral



10^{FF}3,20^{FF} 68^{FF} 20^{FF} 8Texte
intégral

Librio

Ellery Queen

Sous ce pseudonyme
se cachent deux cousins :
Frederic Dannay (1905-1982)
et Manfred B. Lee (1905-1971).
Ils ont dominé le roman policier
américain de 1930 à 1980.

Librio

Texte
intégral

Mystère à Long Island.
Au fin fond d'une forêt jonchée
d'arbres morts se dresse une maison
de style victorien.
Lourde, laide, rongée par le temps.
C'est dans cette bâtisse insalubre
que vient de mourir Sylvestre Mayhew,
laissant à sa fille, Alice,
un trésor caché dans les murs.
Que l'or ait disparu raslé par le demi-
frère et la sœur, on peut le concevoir.
Mais que la maison se volatilise,
du jour au lendemain,
ne laissant aucune trace,
voilà qui relève de l'hallucination !

Texte
intégral

Librio

Loin de se sentir au Pays des Merveilles,
Alice sombre dans la terreur.
Heureusement, Ellery Queen veille.
Le temps de faire le tour
du cadran et la réalité s'impose
aussi lumineuse que brûlante,
à l'image du char de Phaéton...

Librio

Illustration à gauche un document Zefu.

FS 0016
ISBN
2277-30016-3

9 782277 300168

Librio

Texte
intégral

Ellery Queen

Le char de Phaéton

Traduit par Alain Glatigny



Titre original

The lump of God

Extrait de *The New Adventures of Ellery Queen*

© Ellery Queen, 1940

Imaginons une histoire qui débiterait ainsi : « Il était une fois un vieil ermite qui vivait dans une maison bâtie au fin fond d'un coin perdu. Il s'appelait Mayhew et était à demi fou. Il avait enterré successivement ses deux femmes et la vie qu'il menait ressemblait à la mort. Il avait baptisé sa maison "la Maison Noire". » Un tel début ne paraîtrait bien remarquable à personne. Il existe de pareilles gens qui vivent dans de pareilles demeures, et bien souvent le mystère rôde autour d'eux.

M^r Queen est peut-être désordonné dans ses habitudes, mais il possède une intelligence très méthodique. Il parsème volontiers sa chambre de cravates et de chaussures lancées à la volée, mais sous sa boîte crânienne bourdonne une machine parfaitement huilée qui fonctionne avec la même précision et la même rigueur que le système solaire. Par conséquent, s'il y avait vraiment un mystère entourant feu Sylvestre Mayhew, ses épouses défuntes et sa sinistre demeure, on pouvait être sûr que le cerveau de M^r Queen allait s'en emparer, le triturer, en démonter tous les rouages. C'était un cartésien. Les rituels cabalistiques ne l'impressionnaient pas. Dieu merci ! Il avait les deux pieds solidement plantés sur la terre. Un et un font toujours deux, point final.

Certes, Macbeth a dit que les pierres bougeaient parfois et que les arbres parlaient à l'occasion, mais fi de telles fantaisies littéraires ! À notre époque de fascismes, de guerres économiques et de bombes atomiques, elles paraissent absurdes. En vérité, M^r Queen aurait dit volontiers que le monde rude et cruel dans lequel nous vivons n'est propice qu'aux miracles de sottises ou de cupidité. Chacun sait cela s'il a la moindre parcelle de bon sens.

— Bien sûr, aurait dit M^r Queen, il y a les yogis, les féticheurs, les fakirs, les chamans et autres charlatans de l'Orient décadent et de la primitive Afrique, mais personne ne prête la moindre attention à des trucs de ce genre. Du moins, personne de sensé. Nous vivons dans un monde rationnel, et tout ce qui s'y passe doit s'expliquer rationnellement.

On ne peut s'attendre, par exemple, qu'une personne jouissant de son bon sens croie qu'un être humain de chair et de sang à trois dimensions puisse tout à coup se baisser, attraper ses lacets de chaussures et s'envoler. Ni qu'un buffle se change sous ses yeux en un

petit garçon blond. Ni qu'un homme, mort depuis cent trente-sept ans, soulève sa pierre tombale, sorte en bâillant de sa fosse et entonne les trois premiers couplets de *Mademoiselle d'Armentières*. Ni qu'une pierre marche ou qu'un arbre parle, même dans le langage des Atlantes ou des habitants du pays de Mu.

Mais a-t-on raison ?

L'histoire de Sylvestre Mayhew et de sa maison est étrange. Quand il arriva ce qui arriva, des esprits rassis chancelèrent à la limite de la folie, et bien des convictions solides faillirent voler en éclats. Dieu lui-même intervint dans cette fantastique et incompréhensible affaire. Parfaitement, Dieu y joua son rôle et c'est ce qui en fait la plus extraordinaire aventure que M^r Queen, cet agnostique invétéré, ait jamais vécue.

Les premières énigmes de l'affaire Mayhew étaient de peu d'importance ; ce n'étaient des énigmes que parce que certains éléments d'appréciation manquaient ; gentiment provocantes, elles n'avaient rien à voir avec le surnaturel.

Ellery, à plat ventre sur le tapis devant un feu pétillant par un froid matin de janvier, se demandait s'il valait mieux affronter le verglas et la bise coupante jusqu'à Center Street en quête de distractions ou rester confortablement chez soi à ne rien faire. Soudain, la sonnerie du téléphone retentit.

C'était Thorne. Ellery ne pensait jamais à Thorne sans que son esprit évoquât l'image d'un monolithe : Thorne était efflanqué et grisonnant, il avait des joues marbrées et des yeux d'agate et le tout paraissait recouvert d'un vernis noir. Ellery fut assez surpris : Thorne était ému ; sa voix troublée et éraillée le prouvait. C'était la première fois, si loin que remontassent les souvenirs d'Ellery, que Thorne manifestait le moindre signe de faiblesse humaine.

— Que se passe-t-il ? demanda Ellery. Il n'est rien arrivé à Ann, j'espère ?

Ann était la femme de Thorne.

— Non, non.

Thorne parlait d'une voix rauque et essoufflée, comme s'il venait de piquer un sprint.

— D'où diable sortez-vous ? J'ai vu Ann pas plus tard qu'hier et elle m'a dit qu'elle était sans nouvelles de vous depuis près d'une semaine. Je sais bien qu'elle est habituée à vous voir absorbé par vos interminables procès, mais une absence de six jours...

— Écoutez-moi sans m'interrompre, Queen ! Il faut que vous

m'aidiez. Pouvez-vous venir me rejoindre d'ici une demi-heure au quai 54, sur la rivière Nord ?

— Bien sûr.

Thorne murmura quelque chose qui ressemblait de façon absurde à : « Dieu soit loué ! »

— Faites votre valise, continua-t-il. Prenez ce qu'il vous faut pour deux jours et un revolver. N'oubliez surtout pas le revolver.

— Je vois, dit Ellery, qui ne voyait rien du tout.

— J'attends le *Coronia*, de la Cunard. Il accoste tout à l'heure. Je suis en ce moment avec un certain Reinach, le D^r Reinach. Vous passerez pour un confrère à moi. Prenez un air sévère et autoritaire. Pas d'amabilités intempestives. Ne posez pas de questions – ni à lui ni à moi. Et ne vous laissez pas tirer les vers du nez. Compris ?

— Oui, dit Ellery, mais ça manque un peu de clarté. Autre chose ?

— Téléphonnez à Ann. Embrassez-la pour moi et dites-lui que je ne rentrerai pas avant quelques jours, mais que vous serez avec moi et que tout va bien. Demandez-lui d'appeler mon bureau et de tout expliquer à Crawford.

— Quoi ? Même votre associé n'est pas au courant ?

Mais Thorne avait déjà raccroché.

Ellery reposa le récepteur en fronçant les sourcils. Bizarre... très bizarre. Thorne avait toujours été un homme pondéré et un avoué prospère, dont la vie privée était irréprochable et dont les occupations étaient aussi sèches que peu attrayantes. C'était plutôt inattendu de le voir se débattre en plein mystère...

Avec un soupir satisfait, Ellery téléphona à M^{rs} Thorne, tâchant d'être aussi rassurant que possible. Il appela Djuna, son boy, entassa un peu de linge dans un sac, chargea son revolver calibre 38 avec une grimace, griffonna un mot destiné à son père, l'inspecteur Queen, dégringola l'escalier et sauta dans le taxi que Djuna était allé lui chercher. Il arriva au quai 54 avec trente secondes d'avance.

Ellery vit au premier coup d'œil que Thorne n'allait pas fort, avant même de remarquer le grand et gros homme qui accompagnait son ami. L'avoué se recroquevillait dans son pardessus à carreaux comme un ver à soie dans son cocon. Il avait vieilli de dix ans durant les quelques semaines où Ellery ne l'avait pas vu. Ses joues, d'ordinaire lisses et bleues comme du cobalt, se hérissaient d'une barbe de plusieurs jours. Même ses vêtements paraissaient fripés et négligés.

En serrant la main d'Ellery, il lui lança un regard reconnaissant. Ses yeux injectés de sang eurent une lueur de soulagement, quasi

pathétique pour qui connaissait sa suffisance et son aplomb.

— Tiens, bonjour, Queen, dit-il seulement. Je crains que nous ne soyons obligés d'attendre plus longtemps que je ne le pensais. Je vous présente le D^r Herbert Reinach. Docteur, M^r Ellery Queen.

— Salut ! dit Ellery d'un ton rogue en touchant du bout des doigts l'énorme main gantée du docteur.

Puisqu'il devait jouer le rôle d'un type autoritaire, un zeste d'impolitesse ne pouvait nuire.

— C'est une surprise, M^r Thorne ? fit le D^r Reinach de la voix la plus grave qu'Ellery eût jamais entendue et qui résonnait dans sa poitrine caverneuse comme un écho d'orage.

Ses petits yeux rougeâtres étaient extrêmement peu cordiaux.

— Une bonne, j'espère, répliqua Thorne.

Ellery jeta un coup d'œil sur le visage de son ami tout en allumant une cigarette. Il y lut une totale approbation. Puisqu'il avait trouvé dès le début la note juste, il n'avait plus qu'à continuer dans la même voie. Il jeta son allumette et se tourna brusquement vers Thorne. Le D^r Reinach l'observait d'un air mi-intrigué, mi-amusé.

— Où est le *Coronia* ?

— Retenu en quarantaine, dit Thorne. Il y a quelqu'un de gravement malade à bord et cela a créé des difficultés pour le débarquement. D'après ce qu'on m'a dit, cela va prendre des heures. Nous pourrions nous installer un moment dans la salle d'attente.

Ils parvinrent à trouver des sièges dans la pièce encombrée et Ellery posa son sac entre ses jambes, se plaçant de manière à pouvoir saisir toutes les expressions qui passaient sur le visage de ses compagnons.

La surexcitation contenue de Thorne et le halo mystérieux qui environnait le gros docteur piquaient sa curiosité.

— Alice doit s'impatienter, dit Thorne d'un ton dégagé, comme si Ellery savait qui était Alice. Mais c'est un trait caractéristique des Mayhew d'après le peu que j'ai vu du vieux Sylvestre. N'est-ce pas, docteur ? Il est d'ailleurs, je l'avoue, assez énervant d'arriver de la lointaine Angleterre pour être arrêté ainsi au seuil des États-Unis.

Ainsi donc, pensa Ellery, nous allons faire connaissance avec une certaine Alice Mayhew qui arrive d'Angleterre sur le *Coronia*. Ce vieux Thorne, tout de même ! Il faillit rire tout haut. Sylvestre devait être un Mayhew plus âgé, un parent d'Alice.

Le D^r Reinach dirigea ses petits yeux sur le sac d'Ellery et dit

aimablement :

— Partez-vous en voyage, M^r Queen ?

Il ne savait donc pas qu'Ellery allait les accompagner... où qu'ils se rendent.

Thorne se trémoussa dans les plis de son pardessus, avec un bruit d'ossements entrechoqués.

— Queen m'accompagne, D^r Reinach, répliqua-t-il d'un ton cassant teinté d'hostilité.

Le gros homme cilla. Ses yeux disparurent entre ses paupières boursouflées.

— Vraiment ? dit-il d'une voix presque affectueuse par comparaison.

— J'aurais dû mieux m'expliquer, dit Thorne avec brusquerie. Queen est un de mes confrères, docteur. L'affaire l'intéressait.

— L'affaire ? répéta le gros docteur.

— J'emploie le mot « affaire » au sens légal. Je n'ai pas eu le cœur de lui refuser le plaisir de m'aider à... euh... à défendre les intérêts d'Alice Mayhew. Je suis sûr que vous n'y verrez aucune objection.

Ellery était maintenant certain qu'ils jouaient une partie dangereuse. L'enjeu devait être considérable, et Thorne, en entêté qu'il était, était résolu à faire flèche de tout bois.

Les paupières bouffies de Reinach se fermèrent. Il croisa ses grosses pattes sur son ventre.

— Bien sûr que non, voyons, dit-il avec cordialité. Trop heureux, M^r Queen ! C'est un plaisir un peu inattendu, mais les bonnes surprises sont aussi indispensables dans la vie que dans la poésie.

Il eut un gros rire.

Samuel Johnson, pensa Ellery, identifiant au passage la citation du docteur.

L'analogie entre celui-ci et le D^r Johnson le frappa soudain. Les couches de graisse de Reinach devaient, tout compte fait, recouvrir une volonté de fer, et son crâne de dolichocéphale un cerveau puissant. Assis sur le banc de la salle d'attente, amorphe et curieusement indifférent à tout, il évoquait une pieuvre.

Oui, pensa Ellery, c'est bien l'indifférence qui le caractérise. Cet homme est effroyablement lointain. Il est aussi vague et menaçant qu'un nuage d'orage à l'horizon.

— Si nous déjeunions ? dit Thorne d'une voix lasse. Je meurs de

faim.

Quand trois heures sonnèrent, Ellery se sentait vieux et fatigué. Plusieurs heures d'un silence tendu et méfiant, tandis qu'il lui fallait, tout en souriant, éviter des récifs invisibles, lui en avaient appris juste assez pour qu'il se tînt sur ses gardes. Il éprouvait souvent cette impression de tension intérieure à des moments de crise ou quand un danger le menaçait. Il se passait quelque chose d'extraordinaire, il en était sûr.

Alors que, debout sur la jetée, ils regardaient approcher la masse du *Coronia* que tiraient des remorqueurs, Ellery inventoria dans son esprit les bribes de renseignements qu'il avait pu récolter au cours de ces longues heures grosses de sous-entendus. Il savait maintenant avec certitude que le nommé Sylvestre Mayhew était mort, que, de son vivant, il avait été déclaré fou et que sa maison était enfouie au cœur d'une jungle presque inaccessible de Long Island. Alice Mayhew, qui, du pont du *Coronia*, devait s'écarquiller les yeux en regardant la jetée, était la fille du défunt. Depuis son enfance, elle avait vécu loin de son père.

Il avait aussi réussi à placer l'étrange personnage du D^r Reinach sur cet échiquier. Le gros homme était le demi-frère de Sylvestre Mayhew. Il avait aussi été son médecin au cours de la dernière maladie du vieillard. Cette maladie et la mort de Mayhew avaient dû être récentes, car on avait parlé des obsèques d'un ton qui indiquait un deuil récent sinon très pénible.

Il y avait aussi une M^{rs} Reinach qui flottait à l'arrière-plan d'une façon assez vague, et une bizarre vieille dame qui était la sœur du défunt. Mais Ellery ne pouvait arriver à comprendre la nature du mystère ou les raisons du trouble de Thorne.

Le paquebot accosta enfin. Des officiels accoururent de toutes parts, des coups de sifflet retentirent, des passerelles s'abaissèrent et les passagers commencèrent à débarquer par grappes, au milieu des embrassades et des cris habituels.

Les petits yeux du D^r Reinach s'animèrent. Thorne tremblait.

— La voilà ! s'écria l'avoué d'une voix enrouée. J'ai vu des photos d'elle ! Je la reconnaîtrais entre mille. C'est la jeune femme mince, là-bas, avec un turban brun.

Tandis que Thorne courait à sa rencontre, Ellery observa attentivement la jeune femme, qui parcourait anxieusement la foule des yeux. Élançée, séduisante, ses mouvements avaient une élasticité plus élégante qu'athlétique. Ses traits délicats avaient quelque chose d'harmonieux qui la rendait presque belle. Elle était vêtue avec tant

de simplicité et à si peu de frais, qu'Ellery plissa le front.

Thorne la ramena avec lui ; il lui parlait à mi-voix en tapotant sa main gantée. Son visage éveillé était si ouvert et si plein de gaieté qu'Ellery se convainquit qu'elle ignorait encore tout du mystère ou de la tragédie qui pouvait la guetter. Mais en même temps, il était intrigué par certains signes de fatigue, d'inquiétude ou de tension – il ne savait quoi au juste – visibles dans ses yeux et son sourire.

— Je suis si contente ! murmura-t-elle d'une voix distinguée, à l'accent nettement britannique.

Son visage devint grave lorsqu'elle vit Ellery et le D^r Reinach.

— Miss Mayhew, je vous présente votre oncle, le D^r Reinach, dit Thorne. Cet autre monsieur, malheureusement, n'est pas de votre famille, c'est un de mes confrères, M^r Ellery Queen.

— Oh ! dit la jeune femme. (Elle se tourna vers le gros homme :) Oncle Herbert ! dit-elle d'une voix émue. Comme c'est bizarre ! Je veux dire... J'ai vécu si seule, vous savez. Vous étiez comme des personnages de légende pour moi, vous, oncle Herbert, et tante Sarah, et tous les autres... Et maintenant...

Elle étouffa un sanglot en se jetant au cou du gros docteur et en posant un baiser sur ses bajoues.

— Mon enfant ! dit le D^r Reinach d'un ton si hypocritement solennel qu'Ellery l'aurait volontiers giflé.

— Dites-moi la vérité ! Papa... Comment va-t-il ? Cela me fait si drôle de poser cette question !

— Ne croyez-vous pas que nous ferions mieux de passer à la douane ? se hâta de dire Thorne. Il se fait tard et nous avons une longue route devant nous. Nous allons à Long Island, vous savez ?

— Dans une île ? répéta-t-elle en ouvrant des yeux candides. Mais c'est passionnant !

— Ce n'est peut-être pas tout à fait ce que vous croyez.

— Je vous demande pardon, je suis ridicule. (Elle sourit.) Je me remets entre vos mains, M^r Thorne. Votre lettre était si aimable.

Ils se dirigèrent vers la douane. Ellery les suivait à quelques pas en arrière. Il observait le D^r Reinach, mais le visage lunaire de celui-ci était aussi indéchiffrable que l'expression d'un sphinx.

Le D^r Reinach conduisait. Ce n'était pas la magnifique Lincoln flambant neuve de Thorne. Les quatre voyageurs s'étaient entassés dans une vieille Buick, en assez mauvais état, mais qui marchait bien.

Les bagages de la jeune femme étaient arrimés à l'arrière et sur les

ailles. Leur nombre réduit intriguait Ellery ; il n'y avait que trois petites valises et une minuscule malle-cabine. Était-ce là tout ce qu'elle possédait au monde ?

Assis à côté du gros docteur, Ellery tendait l'oreille. Il ne prêtait guère attention à la route suivie.

À l'arrière, miss Mayhew et Thorne étaient silencieux. Thorne s'éclaircit enfin la gorge d'un air qui n'augurait rien de bon. Ellery se doutait de ce qu'il allait dire. Il avait souvent entendu des juges s'éclaircir ainsi la voix avant de prononcer une condamnation à mort.

— Nous avons une triste nouvelle à vous annoncer, miss Mayhew. Autant que vous l'appreniez tout de suite.

— Une triste nouvelle ? répéta la jeune femme au bout de quelques instants. Ô mon Dieu ! Est-ce que...

— Elle concerne votre père, dit Thorne, très bas. Il est mort.

Elle poussa un petit cri effaré et se tut.

— Je suis navré d'avoir une pareille nouvelle à vous apprendre dès votre arrivée, dit Thorne. Nous espérions... Je me rends bien compte à quel point la situation est embarrassante pour vous. Mais, en somme, vous n'avez pour ainsi dire pas connu votre père. L'affection qu'on porte à ses parents est, je le crains, en raison directe de l'intimité qu'on a eue avec eux depuis l'enfance. Quand on n'a pas vécu avec eux...

— Évidemment, c'est un choc, dit Alice d'une voix étranglée. Mais, comme vous dites, c'était un étranger pour moi, un simple nom. J'étais encore toute petite quand maman a obtenu le divorce et m'a emmenée en Angleterre ; je vous l'ai écrit. Je ne me rappelle pas du tout mon père. Et je ne l'ai jamais revu depuis. Il ne me donnait même pas de ses nouvelles.

— Oui, c'est vrai, murmura l'avoué.

— Je l'aurais mieux connu si maman n'était pas morte quand j'avais six ans, et ma famille d'Angleterre... sa famille, plutôt... Mon oncle John est mort l'automne dernier. Je n'avais plus que lui au monde. J'ai été si contente quand votre lettre est arrivée ! Je n'étais plus seule ; j'étais vraiment heureuse pour la première fois depuis des années. Et maintenant...

Elle détourna la tête et regarda par la portière.

Le Dr Reinach jeta un coup d'œil derrière lui.

— Mais vous n'êtes pas seule, mon enfant, dit-il avec un bon sourire. Vous avez votre tante Sarah, et mon humble personne, et Milly... Milly est ma femme, votre tante. Vous ne la connaissez pas

encore, naturellement. Et Keith, un robuste jeune homme qui travaille chez nous. C'est un garçon intelligent, mais il a eu des revers de fortune. (Le D^r Reinach eut un petit rire.) Comme vous voyez, vous ne manquerez pas de compagnie.

— Merci, oncle Herbert, murmura Alice. Vous êtes tous très gentils, j'en suis certaine. Qu'est-il arrivé à mon père, M^r Thorne ? Dans votre lettre, vous me disiez qu'il était malade, mais...

— Il est tombé brutalement dans le coma il y a neuf jours. Vous n'aviez pas encore quitté l'Angleterre et je vous ai envoyé un télégramme à votre magasin d'antiquités. Mais il n'a pu vous joindre pour je ne sais quelle raison.

— J'avais déjà vendu le magasin et je circulais un peu partout pour préparer mon départ. Quand... quand est-il mort ?

— Il y a eu jeudi huit jours. L'enterrement... On ne pouvait vous attendre, vous comprenez. J'aurais pu vous envoyer un câble sur le *Coronia*, mais je n'ai pas eu le cœur de gâcher votre voyage.

— Je ne sais comment vous remercier de tout le mal que vous vous êtes donné. (Ellery n'avait pas besoin de la regarder pour savoir qu'elle avait les larmes aux yeux.) C'est si bon de sentir que quelqu'un...

— Cela a été bien pénible pour tout le monde ! interrompit le D^r Reinach.

— Oh ! pardon, oncle Herbert ! Bien sûr.

Elle retomba dans le silence, mais pas pour bien longtemps ; une force intérieure la poussait à parler.

— Quand oncle John est mort, je ne savais pas où toucher papa. La seule adresse que je connaissais en Amérique était la vôtre, M^r Thorne ; j'étais certaine qu'un avoué pourrait retrouver mon père. C'est pourquoi je vous ai écrit avec tant de détails, en vous envoyant des photos.

— Nous avons fait de notre mieux, répondit Thorne d'une voix manquant d'assurance. Quand j'ai eu retrouvé votre père, je suis allé le voir et je lui ai montré votre lettre et les photos. Il souhaitait ardemment vous voir, miss Mayhew ; cela vous fera plaisir de le savoir, j'en suis sûr. Les dernières années de sa vie avaient été pénibles pour lui... moralement, sentimentalement. C'est sur sa demande que je vous ai écrit. À ma dernière visite, quand s'est posée la question du domaine...

Il sembla à Ellery que les grosses pattes du D^r Reinach se crispaient sur le volant, mais son visage continuait d'afficher le même sourire

vague et lointain.

— Oh ! je vous en prie, fit Alice d'une voix lasse. Si cela vous est égal, je préférerais ne pas en discuter maintenant. Je ne me sens pas en état de le faire.

La Buick filait le long de la route déserte, semblant fuir devant le mauvais temps. Le ciel, sombre et menaçant, écrasait la campagne sous une chape de plomb. Il faisait de plus en plus froid dans la sombre conduite intérieure pleine de courants d'air ; un vent glacé s'infiltrait dans les fentes de la carrosserie et perçait les manteaux.

Ellery, qui tapait des pieds pour se réchauffer, se retourna à demi pour regarder Alice Mayhew. Son visage ovale faisait une tache claire dans la pénombre et ses mains se crispaient sur ses genoux. Recroquevillé à côté d'elle, Thorne fixait le paysage.

— Bon sang, il va neiger ! dit le D^r Reinach en gonflant gaiement ses joues.

Personne ne répondit.

La route semblait interminable. Le paysage était d'une monotonie lassante et semblait se mettre à l'unisson du temps.

Depuis longtemps, ils avaient quitté la grand-route et s'étaient engagés dans un chemin de traverse fort mauvais. Au milieu des cahots, la voiture se dirigeait vers l'est, décrivant une course hésitante entre des rangées d'arbres dépourvus de feuilles. La chaussée était durcie par la gelée et pleine d'ornières, la forêt qu'elle traversait, fouillis d'arbres morts et de taillis épais, semblait avoir été fréquemment dévastée par des incendies. Il en émanait une impression diffuse de désolation.

— Un véritable no man's land, dit enfin Ellery, qui rebondissait sur son siège à côté du docteur.

— En fait, c'est ainsi que l'appellent les indigènes. C'est un pays bien abandonné de Dieu, n'est-ce pas ? Mais Sylvestre était un vrai païen.

Ce Mayhew, décidément, paraissait vivre dans une caverne obscure et silencieuse d'où il sortait de temps à autre pour empoisonner l'atmosphère.

— Ce n'est guère engageant, remarqua Alice à mi-voix.

Manifestement, elle pensait au vieillard qui avait vécu dans ce coin perdu et à sa mère qui s'en était échappée il y avait si longtemps.

— Mais cela n'a pas toujours eu cet aspect, dit le docteur. Autrefois, le coin n'était pas désagréable. Je me souviens qu'au temps de mon enfance on croyait qu'il deviendrait une colonie prospère.

Mais le progrès est passé à côté, et deux incendies de forêt qu'on n'a pu maîtriser ont fait le reste.

— C'est horrible ! murmura Alice. Vraiment horrible !

— Ma chère Alice, c'est votre innocence qui vous fait parler ainsi. La vie n'est qu'une lutte acharnée pour recouvrir d'un vernis plaisant des réalités déplaisantes. Soyez donc honnête avec vous-même. Ici-bas, tout est pourri et, qui pis est, à mourir d'ennui. Si on la considère avec impartialité, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue ; mais si on l'accepte néanmoins, autant le faire dans un cadre en accord avec la pourriture universelle.

Le vieil avoué s'agita dans les profondeurs de son pardessus.

— Vous êtes un philosophe, docteur, grogna-t-il.

— Je suis franc.

— En vérité, docteur, murmura Ellery malgré lui, vous commencez à m'agacer.

Le gros homme lui jeta un coup d'œil à la dérobée.

— Êtes-vous du même avis que votre mystérieux ami, Thorne ? demanda-t-il.

— Personnellement, répliqua sèchement l'avoué, j'ai surtout foi en un lieu commun qui affirme que les actes sont plus éloquents que les paroles. Je ne me suis pas rasé depuis six jours, et j'ai quitté aujourd'hui la maison de Sylvestre Mayhew pour la première fois depuis les obsèques.

— Mais pourquoi donc ? s'écria Alice en se tournant vers lui.

— Excusez-moi, miss Mayhew, murmura l'avoué. Vous le saurez le moment venu.

— Vous êtes injuste envers nous tous, dit le D^r Reinach avec un sourire en évitant adroitement une profonde ornière. Et je crains que vous ne donniez à ma nièce une impression complètement fausse de sa famille. Nous sommes des originaux, c'est vrai ; nous vivons à l'écart depuis tant de générations que notre sang s'aigrit peut-être un peu, mais on dit que les meilleurs crus viennent des caves les plus profondes. Regardez Alice, et vous comprendrez ce que je veux dire. Seule une vieille famille comme la nôtre peut produire tant de grâce.

— Ma mère y était peut-être pour quelque chose, dit Alice, une lueur de répugnance dans le regard.

— Votre mère n'était qu'un facteur accessoire, ma chère enfant, répliqua le gros docteur. Vous êtes du côté Mayhew.

Alice ne répondit pas. Son oncle, qu'elle voyait pour la première

fois, était pour elle une énigme rebutante. Elle ne connaissait pas les autres membres de la famille, mais n'espérait guère les trouver plus sympathiques. La famille de son père était tarée. Lui-même était paranoïaque, il avait la manie de la persécution. Sa tante Sarah, la sœur de son père, apparaissait de loin comme une originale assez redoutable. Quant à sa tante Milly, la femme du D^r Reinach, il suffisait de regarder ce dernier pour comprendre ce qu'elle devait être, même si elle ne l'avait pas toujours été.

Ellery avait des picotements dans la nuque. Plus il s'enfonçait dans ce pays perdu, moins l'aventure lui plaisait. Il pressentait vaguement une sorte de mise en scène, comme si une puissance monstrueuse se disposait à lever le rideau sur le premier tableau d'une colossale tragédie...

Il s'efforça de chasser ces rêveries morbides et s'enveloppa plus étroitement dans son pardessus. Mais tout était tellement bizarre... On n'apercevait même pas de signes de la plus élémentaire civilisation ; il n'y avait ni poteaux téléphoniques ni fils électriques. Donc, là où ils allaient, on s'éclairait à la bougie. Il avait les bougies en horreur.

Le soleil était derrière eux ; il disparaissait, tout pâle et tremblant, dans le crépuscule blafard et, si pâle qu'il fût, Ellery aurait préféré qu'il ne se couchât pas encore.

Ils continuaient leur route cahotante, secoués comme des poupées de son. La route s'obstinait à dessiner sa courbe en direction de l'est. Le ciel prenait une teinte de plus en plus plombée ; le froid les pénétrait de plus en plus.

— Nous y voilà ! dit enfin le D^r Reinach de sa voix de basse.

Il quitta la route et s'engagea sur la gauche dans une allée étroite parsemée d'un mauvais gravier. Ellery reprit vie avec un sursaut de joie et de surprise. Leur voyage était enfin terminé, pensait-il. Derrière lui, il entendit bouger Alice et Thorne qui devaient avoir la même pensée.

Il se secoua et jeta un coup d'œil autour de lui. L'allée passait à travers le même fouillis d'arbres. Il se souvenait maintenant que pas une fois ils n'avaient bifurqué ni rencontré un croisement depuis qu'ils avaient quitté la grand-route. Pas facile de s'écarter de ce chemin menant à la perdition, pensa-t-il.

— Soyez la bienvenue chez nous, Alice, dit le D^r Reinach en tordant le cou vers la jeune femme.

Alice murmura quelques mots indistincts ; son visage était enfoui jusqu'aux yeux dans la vieille couverture mitée que le docteur avait jetée sur elle. Ellery lança un coup d'œil inquisiteur sur le gros homme

dont la voix rauque avait pris une intonation de moquerie ; mais son visage était toujours aussi inexpressif.

Le D^r Reinach s'arrêta enfin à quelques mètres de deux maisons, bâties en vis-à-vis de part et d'autre de l'allée qui aboutissait à un garage en mauvais état. Entre ses murs lézardés, Ellery aperçut l'étincelante Lincoln de Thorne.

Les trois bâtiments se serraient dans une clairière mal entretenue ; les bois les enveloppaient comme trois îles désertes perdues dans l'Océan.

— Voici la demeure ancestrale, Alice, dit le D^r Reinach avec cordialité. À votre gauche.

La maison était construite en une pierre jadis grise, mais que les éléments et peut-être l'incendie avaient patinée au point de la rendre presque noire. Sa façade tachée, fendillée, semblait rongée par une lèpre incoercible. On reconnaissait, sans erreur possible, le style victorien, car ses deux étages étaient surchargés d'une flore et d'une faune de pierre. L'aspect négligé, granuleux, de sa façade ne pouvait être dû qu'à la lente action du temps. L'édifice paraissait avoir pris racine à tout jamais dans le paysage désolé.

Ellery s'aperçut qu'Alice contemplait la maison avec une horreur muette. Elle n'y retrouvait pas l'agréable rusticité des manoirs anglais. Celle-ci n'était que vieille, chargée de l'affreuse vieillesse de cette nature ravagée. Ellery, en lui-même, maudit Thorne pour avoir infligé ce pénible choc à la jeune fille.

— Sylvestre l'appelait la Maison Noire, dit gaiement le D^r Reinach en coupant le contact. Elle n'est pas belle, je vous le concède, mais elle est aussi solide que le jour où on l'a édifiée, et il y a soixante-quinze ans de cela.

— La Maison Noire, grogna Thorne. Quelle bêtise !

— Voulez-vous dire, murmura Alice, que papa... et maman vivaient là-dedans ?

— Mais oui, ma chère enfant. C'est un drôle de nom, n'est-ce pas, Thorne ? Cela vous donne une nouvelle preuve du goût de Sylvestre pour le pittoresque morbide. C'est votre grand-père qui l'a fait bâtir, Alice, et l'autre aussi, un peu plus tard. Vous la trouverez plus habitable, j'en suis sûr. Où diable est passé tout le monde ?

Il descendit pesamment de voiture et ouvrit la portière à sa nièce. Ellery sortit du côté opposé et jeta les yeux autour de lui, humant l'air comme un animal sauvage. La seconde maison était beaucoup plus petite et moins prétentieuse ; elle n'avait qu'un étage de pierre blanche, devenue grise avec les années. La porte d'entrée était fermée

et les rideaux du rez-de-chaussée tirés. Mais Ellery savait qu'il y trouverait du feu ; on en apercevait les reflets tremblants. Ils furent tout à coup masqués par un visage de vieille femme qui, pendant une seconde, s'appuya contre la vitre et disparut. La porte restait toujours close.

— Vous couchez chez nous, bien entendu, annonça aimablement le docteur.

Ellery fit le tour de la Buick et rejoignit ses trois compagnons de route debout dans le chemin. Alice se serrait contre Thorne, comme en quête de protection.

— Vous ne devez pas avoir envie de vous installer dans la Maison Noire, Alice. Personne n'y habite et elle est assez en désordre. D'ailleurs, une maison mortuaire, vous savez...

— Assez ! grogna Thorne. Ne voyez-vous pas que la pauvre petite est déjà à moitié morte de peur ? On dirait que vous cherchez à la faire fuir...

— À me faire fuir ? répéta Alice sans comprendre.

— Allons, allons, Thorne ! dit le gros docteur avec un bon sourire. Le mélodrame ne vous sied pas du tout. Je suis un vieux rustre, Alice, mais je ne suis pas méchant. Vous serez vraiment mieux dans la Maison Blanche. (De nouveau, il eut un gloussement de rire.) « La Maison Blanche ! » Je l'ai baptisée ainsi pour rétablir l'équilibre.

— Il se passe quelque chose de tout à fait anormal ici, dit Alice d'une voix étranglée. Qu'y a-t-il donc, M^r Thorne ? Depuis que nous nous sommes rencontrés au débarcadère, je ne sens chez vous tous qu'insinuations malveillantes et hostilité larvée. D'ailleurs, pourquoi êtes-vous resté six jours chez mon père après l'enterrement ? J'ai tout de même le droit d'être mise au courant !

— Vraiment, je ne... commença Thorne en passant sa langue sur ses lèvres.

— Allons, voyons, mon enfant, dit le gros homme, nous n'allons pas rester ici toute la nuit à geler.

Alice serra autour d'elle son léger manteau.

— Vous n'êtes vraiment pas chics. Oncle Herbert, est-ce que cela vous ennuerait que je visite la maison où mes parents... Cela me ferait tant de plaisir.

— Je crois que vous avez tort, miss Mayhew, s'empressa de dire Thorne.

— Mais pourquoi pas ? dit gentiment le D^r Reinach, jetant un regard par-dessus son épaule en direction de la Maison Blanche.

Autant en finir une bonne fois. Il fait encore suffisamment jour. Après cela, nous irons en face, nous ferons un brin de toilette, nous prendrons un bon dîner chaud, et tout ira mieux.

Il prit le bras d'Alice et l'entraîna vers le bâtiment sombre sur un sol couvert de brindilles desséchées.

— M^r Thorne a les clés, je crois, continua le docteur d'un air innocent en grimpant les marches du perron.

La jeune femme attendit sans manifester d'impatience. Ses yeux bruns scrutaient le visage de ses trois compagnons. L'avoué était pâle, ses lèvres se serraient avec obstination. Sans répondre, il sortit de sa poche un trousseau de grosses clés rouillées et en introduisit une dans la serrure. Elle tourna avec un grincement et Thorne poussa la porte. Ils entrèrent.

On aurait cru pénétrer dans un caveau mortuaire. L'air sentait le renfermé et l'humidité. Les meubles imposants, sans doute d'un grand prix jadis, étaient tout poussiéreux et abîmés. Le plâtre des murs s'écaillait, laissant voir des lattes brisées et déteintes. Partout des débris, partout de la saleté. On avait du mal à croire qu'un être humain eût pu vivre dans pareil taudis.

Alice s'avancait, remplie d'horreur. Le D^r Reinach, très calme, lui montrait le chemin.

Ellery n'aurait pu dire combien de temps dura leur visite ; même pour un étranger comme lui, il régnait dans cette maison une atmosphère si étouffante qu'elle en était à peine supportable. Ils erraient en silence de pièce en pièce, foulant aux pieds des détritux, poussés par une impulsion irrésistible.

— Mais, oncle Herbert, dit enfin Alice d'une voix étranglée, est-ce que personne ne s'occupait de papa ? Est-ce que personne ne faisait le ménage dans cette affreuse maison ?

Le gros homme haussa les épaules.

— Sur ses vieux jours, votre père avait des idées bizarres. Peu de gens le supportaient. Il vaudrait peut-être mieux ne pas parler de cela.

Une odeur rance remplissait leurs narines. Ils avançaient toujours, Thorne fermant la marche et restant sur ses gardes. Il ne quittait pas le D^r Reinach des yeux.

Au premier, ils entrèrent dans la chambre où Sylvestre Mayhew était mort, à ce que disait le gros homme. Le lit n'était pas fait ; on avait presque l'impression de distinguer l'empreinte du cadavre sur le matelas et les draps froissés.

C'était une chambre nue et pauvre, moins sale que les autres

pièces, mais infiniment plus triste. Alice se mit à tousser sans pouvoir s'arrêter, debout au milieu de la chambre, contemplant le lit crasseux où elle était venue au monde.

Soudain, elle cessa de tousser et courut vers un bureau bancal auquel manquait un pied. Une grande photo aux couleurs pâlies était posée dessus, appuyée contre le mur. Elle la regarda longtemps sans y toucher, puis la prit enfin.

— C'est maman, dit-elle lentement. C'est bien elle ! Maintenant, je ne regrette plus d'être venue. Il l'aimait donc quand même pour avoir gardé son portrait pendant tant d'années !

— Oui, miss Mayhew, murmura Thorne. J'avais bien pensé que vous seriez heureuse de l'avoir.

— Je n'ai qu'un seul portrait de maman, et il est très mauvais. Tandis que celui-ci... Elle était très belle, ne trouvez-vous pas ?

Elle tenait fièrement la photo jaunie par le temps ; elle était si nerveuse qu'elle en riait presque. C'était l'image d'une majestueuse jeune femme, portant ses cheveux relevés. Elle avait des traits piquants et réguliers ; Alice n'offrait guère de ressemblance avec elle.

— Peu avant sa mort, votre père parlait souvent de votre mère et de sa beauté, soupira le D^r Reinach.

— Ce portrait, à lui seul, valait le voyage. (Alice, tremblante, rejoignit ses compagnons en serrant la photo sur sa poitrine.) Sortons, dit-elle d'une voix soudain aiguë. Je n'aime pas cet endroit. C'est horrible. J'ai peur...

Ils quittèrent la maison presque au pas de course, comme s'ils avaient le diable à leurs trousses. Le vieil avoué tourna soigneusement la clé dans la serrure avec un regard hostile au D^r Reinach. Mais le gros homme avait déjà pris le bras de sa nièce qu'il entraînait vers la Maison Blanche dont les fenêtres étaient maintenant brillamment illuminées et la porte grande ouverte.

Tout en les suivant, Ellery dit à Thorne d'un ton acerbe :

— Thorne ! Donnez-moi un indice... Une idée ! Ce que vous voudrez. Je suis complètement perdu.

À la lueur du soleil couchant, le visage mal rasé de Thorne était hagard.

— Je ne peux pas vous parler maintenant, murmura-t-il. Je me méfie de tout et de tout le monde. J'irai vous voir ce soir dans votre chambre, ou là où on vous mettra, pourvu que vous soyez seul... Queen, pour l'amour du ciel, soyez prudent !

— Prudent ? répéta Ellery en fronçant les sourcils.

— Comme si votre vie en dépendait. (Les lèvres de Thorne étaient serrées.) Elle en dépend peut-être, d'ailleurs.

Sur ces mots, ils franchirent le seuil de la Maison Blanche.

Les impressions d'Ellery furent étrangement vagues. Était-ce l'effet de l'étouffante chaleur succédant au froid glacial des heures passées en plein air ? Était-ce un trop brusque dégel de ses membres engourdis ? Le sang lui montait à la tête.

Pendant quelques instants, il resta plongé dans une demi-inconscience, frappé par les ondes de chaleur qui émanaient d'un grand feu ronflant dans une cheminée noircie par le temps. Il prêta à peine attention à l'intérieur de la maison et aux deux personnes qui l'accueillirent. Comme tout le reste, la pièce était vieille. Le mobilier aurait pu provenir d'une boutique d'antiquaire. Le spacieux living-room où ils se trouvaient était assez confortable, son aspect démodé seul le rendait bizarre. Il y avait même des têtes sur les fauteuils trop rembourrés ! Un large escalier, aux garnitures de cuivre usées, montait d'un angle de la pièce vers l'étage supérieur.

Une des deux personnes qui les accueillirent était M^{rs} Reinach, la femme du docteur. Ellery avait à peine eu le temps de la voir embrasser Alice, qu'il savait déjà que c'était le genre de femme que le gros homme devait choisir. Toute petite, pâle et desséchée, elle semblait fragile, tant sa peau, tant ses os étaient délicats. Il était visible qu'elle vivait dans un perpétuel état de terreur. Son visage sec et bleuâtre avait une expression traquée et elle jetait vers son mari, par-dessus l'épaule d'Alice, un regard de chien battu.

— Ainsi, c'est vous, tante Milly... soupira Alice en se dégageant. Pardonnez-moi, mais... je me sens si dépaylée !

— Ma pauvre chérie, vous devez être éreintée, gazouilla M^{rs} Reinach. (Alice, reconnaissante, sourit d'un air absent.) Comme je vous comprends ! Au fond, nous ne sommes que des étrangers pour vous. (Soudain, elle poussa une exclamation : ses yeux délavés s'étaient fixés sur la photo que tenait la jeune femme.) Oh ! je vois que vous êtes déjà allée dans la maison d'en face.

— Naturellement, dit le gros docteur. (Au son de sa voix de basse, sa femme devint plus pâle encore.) À présent, Alice, vous devriez monter avec Milly. Elle va vous aider à vous installer.

— Je suis assez lasse, en effet, avoua Alice. (Elle regarda le portrait de sa mère et retrouva son sourire.) Vous devez me trouver bien ridiculement impulsive... (Elle laissa sa phrase en suspens et se dirigea vers la cheminée. Sur le large manteau de celle-ci, que les flammes avaient enfumé, s'accumulaient des bibelots d'un autre âge. Elle posa

au milieu le portrait de la belle jeune femme en costume victorien.)
Là ! Maintenant, ça va mieux !

— Messieurs, je vous en prie, dit le D^r Reinach, pas de cérémonies entre nous. Nick, rends-toi donc un peu utile. Les bagages de miss Mayhew sont restés dans la voiture.

Un grand jeune homme, qui s'appuyait contre le mur, fit un signe de tête renfrogné. Il étudiait les traits d'Alice Mayhew d'un air sombre et absorbé. Il sortit.

— Qui est-ce ? murmura Alice en rougissant.

— Nick Keith. (Le gros docteur retira son pardessus et alla se réchauffer les mains devant le feu.) Un protégé à moi. Il a mauvais caractère, mais si Alice arrive à trouver le défaut de sa cuirasse, il sera une compagnie agréable pour elle. Il bricole dans la maison, comme je crois vous l'avoir déjà dit, ajouta-t-il à l'adresse de la jeune femme, mais cela ne doit pas vous éloigner de lui. Nous sommes en démocratie.

— Il est sûrement très gentil. Voudriez-vous m'excuser ? Tante Milly, si vous aviez la bonté de...

Le jeune homme réapparut, traversa la pièce, ployant sous le faix des bagages, et s'engagea dans l'escalier. Brusquement, comme sur un signal invisible, M^{rs} Reinach se répandit en un flot de paroles jacassantes ; elle prit le bras d'Alice et l'emmena vers l'escalier. Toutes deux disparurent derrière Keith.

— Messieurs, en tant que médecin, je vous ordonne une forte dose... de ceci. (Le gros homme, les débarrassant en riant de leurs manteaux qu'il accrocha dans une penderie, prit sur un buffet un carafon de whisky.) C'est un excellent remède contre le froid. (Il vida d'un trait son propre verre avec une facilité déconcertante. À la lueur du feu, les fines veinules de son nez bulbeux se détachaient clairement.) Ah ! cela va mieux ! C'est un des grands agréments de la vie. Ça réchauffe, hein ? Vous devez avoir besoin de vous rafraîchir un peu. Venez, je vais vous montrer vos chambres.

Ellery secouait obstinément la tête ; il essayait de lutter contre son vertige.

— Votre maison a quelque chose d'extraordinairement soporifique, docteur. Je crois, en effet, que Thorne et moi serions heureux de nous passer un peu d'eau fraîche sur les mains, vous êtes trop aimable.

— Je peux vous garantir que vous la trouverez fraîche, dit le gros homme avec un rire silencieux. Ici, nous sommes en pleine forêt vierge. Ni électricité, ni gaz, ni téléphone, ni eau courante. Nous sommes alimentés par un puits derrière la maison. Nous menons une

vie simple, comme vous voyez. C'est bien préférable aux influences amollissantes de la civilisation moderne. Les infections microbiennes faisaient peut-être mourir nos ancêtres plus facilement que nous, mais je parie qu'ils étaient mieux immunisés contre le coryza... Enfin, assez bavardé, montons.

Au premier, le corridor glacial les fit frissonner, mais cela les réveilla. Aussitôt, Ellery se sentit mieux. Le D^r Reinach, qui portait des bougies et des allumettes, mena Thorne dans une chambre donnant sur la façade ; celle d'Ellery était située dans une aile. Un bon feu pétillait dans une grande cheminée à l'angle de la pièce et la cuvette posée sur une toilette à l'ancienne mode était pleine d'une eau à l'apparence glaciale.

— J'espère que vous serez confortablement installé, dit courtoisement le gros homme en s'attardant dans le corridor. Nous ne comptons que sur Alice et Thorne, mais nous n'aurons pas de mal à loger une personne de plus. Euh !... Il me semble que Thorne a dit que vous étiez un confrère à lui.

— Il l'a même répété deux fois, répliqua Ellery. Si vous permettez...

— Je vous en prie.

Reinach ne bougeait pas ; il dévisageait Ellery en souriant. Ce dernier haussa les épaules, retira son veston et procéda à ses ablutions. L'eau était aussi froide qu'elle en avait l'air ; elle pinçait les doigts. Ellery se débarbouilla vigoureusement.

— Je me sens mieux, dit-il en s'essuyant. Beaucoup mieux, même. Je me demande ce qui me rendait patraque tout à l'heure.

— La chaleur succédant brusquement au froid, probablement.

Le docteur ne bougeait toujours pas.

Ellery haussa de nouveau les épaules. Avec une nonchalance affectée, il ouvrit sa valise. Le revolver calibre 38 s'y étalait, posé bien en vue sur son linge. Il l'écarta.

— Prenez-vous toujours un revolver avec vous, M^r Queen ? murmura le D^r Reinach.

— Toujours.

Ellery saisit le revolver et le glissa dans la poche de son pantalon.

— C'est charmant ! (Le gros homme caressait son double menton.) Eh bien, M^r Queen, si vous permettez, je vais aller voir si Thorne a tout ce qu'il lui faut. Il aurait pu s'installer chez nous la semaine dernière, à la fortune du pot, mais il a tenu à s'isoler dans l'affreuse baraque d'à côté.

— Je me demande bien pourquoi, murmura Ellery.

Le D^r Reinach le fixait toujours.

— Descendez quand vous serez prêt, dit-il enfin. M^{rs} Reinach nous a préparé un excellent dîner et si vous avez aussi faim que moi, vous l'apprécierez.

Souriant toujours, il disparut.

Ellery resta un moment immobile. L'oreille tendue, il entendit son hôte s'arrêter au bout du corridor ; puis, le pas lourd résonna de nouveau : le docteur descendait l'escalier.

Sur la pointe des pieds, Ellery courut à la porte. Oui, sa première impression en entrant dans la chambre ne l'avait pas trompé : il n'y avait pas de serrure. À la place où elle aurait dû se trouver, on ne voyait qu'un trou aux abords irréguliers et dont les éclats de bois semblaient tout frais. Fronçant les sourcils, il cala une chaise boiteuse contre la poignée de la porte et reprit ses investigations.

Il souleva le matelas du vieux lit de bois en quête d'il ne savait trop quoi. Il ouvrit placards et tiroirs, chercha les fils qui auraient pu se dissimuler dans le tapis usé. Au bout de dix minutes, irrité contre lui-même, il renonça. Il alla à la fenêtre : la vue était si lugubre qu'elle lui donna le cafard. On n'apercevait que des bois dépouillés et le ciel sombre. On ne pouvait voir la vieille bâtisse appelée si pittoresquement « Maison Noire ». Elle se trouvait de l'autre côté.

Le soleil pâle se couchait. Durant un instant, les nuées d'orage s'écartèrent et laissèrent tomber en plein sur Ellery un rayon de lumière qui fit danser des taches de couleur devant ses yeux éblouis. Puis, les nuages chargés de neige s'amoncelèrent de nouveau et le soleil disparut derrière l'horizon. La chambre s'obscurcit rapidement.

Ainsi donc, on avait démonté la serrure ; il avait fallu faire vite. Personne ne pouvait savoir à l'avance qu'Ellery allait venir. Quelqu'un avait dû l'apercevoir de la fenêtre au moment de son arrivée. Était-ce la vieille femme qui avait soulevé un instant le rideau ? Ellery se demandait ce qu'elle était devenue. En tout cas, il suffirait à une personne exercée de quelques minutes de travail sur la serrure pour...

La porte de Thorne ainsi que celle d'Alice Mayhew avaient-elles subi une mutilation analogue ?

Ellery descendit et trouva Thorne et le D^r Reinach assis devant le feu.

— C'est préférable, tonitruait le gros homme. Il faut laisser la pauvre femme retrouver ses esprits. Après le choc de cet après-midi, cela l'achèverait. J'ai dit à ma femme de mettre Sarah au courant avec

ménagement... Ah ! vous voilà, Queen ! Venez donc vous asseoir près de nous. Dès qu'Alice sera descendue, nous nous mettrons à table.

— Le D^r Reinach était en train d'excuser M^{rs} Sarah Fell, la tante de miss Mayhew, la sœur de Sylvestre. La venue de sa nièce l'a trop surexcitée, elle ne paraîtra pas ce soir.

— Vraiment ? dit Queen, qui s'assit et allongea ses pieds sur les chenets.

— À vrai dire, reprit le gros homme, ma pauvre demi-sœur est folle. C'est la tare héréditaire de la famille. Elle est déséquilibrée ; non pas qu'elle soit dangereuse, remarquez, mais il est préférable de ne pas la contrarier. Elle n'a plus toute sa tête et cela ne vaudrait rien à Alice de la voir ce soir...

— Ah ! la folie ! dit Ellery. Votre famille n'a vraiment pas de chance. Le déséquilibre de Sylvestre se manifestait apparemment dans la solitude et le désordre. Quelle forme prend celui de M^{rs} Fell ?

— Oh ! c'est assez banal : elle s'imagine que sa fille vit toujours. Or, la pauvre Olivia est morte il y a trois ans dans un accident de voiture. L'instinct maternel de Sarah n'a pu supporter ce choc. Sarah est impatiente de voir sa nièce Alice, et la rencontre risque d'être embarrassante. Il est impossible de prévoir comment un cerveau dérangé réagira face à une situation inattendue.

— Quant à cela, assura Ellery, je dirais volontiers que votre remarque s'applique à tout cerveau, dérangé ou non.

Le D^r Reinach eut un rire silencieux.

— Et Keith ? demanda Thorne, pelotonné près du feu.

Le gros homme reposa lentement son verre.

— Je vous sers quelque chose, Queen ?

— Non, merci.

— Et Keith ? répéta Thorne.

— Quoi ? Ah ! oui, Nick. Eh bien ? (L'avoué haussa les épaules. Le docteur reprit son verre.) Je ne sais si je me fais des idées, mais il me semble discerner une certaine hostilité dans l'atmosphère.

— Écoutez, Reinach... commença Thorne.

— Ne vous inquiétez donc pas de Keith, Thorne ! Nous, nous lui fichons une paix royale. Il est dégoûté de tout, ce qui prouve son bon sens, mais, contrairement à moi, il laisse ses émotions prendre le pas sur la sagesse. Vous le trouverez sans doute un peu ours... Ah ! vous voilà, mon enfant ! Ravissante ! ravissante !

Alice avait passé une robe toute simple et s'était rafraîchi le visage.

Ses joues avaient repris leurs couleurs et ses yeux brillaient d'un éclat nouveau. En la voyant sans chapeau et sans manteau, Ellery la trouva changée. Remarquable de constater comment les femmes se transforment toujours lorsqu'elles se débarrassent de leurs manteaux et déploient leurs mystérieuses activités derrière les portes closes de leurs cabinets de toilette. Alice avait dû être rassérénée en voyant enfin une autre femme s'occuper d'elle. Ses yeux étaient encore cernés, mais son sourire avait retrouvé plus de gaieté.

— Merci, oncle Herbert, dit-elle d'une voix un peu enrouée. Mais j'ai bien peur d'avoir attrapé un rhume.

— Prenez un grog bouillant, s'empressa de répliquer le gros docteur. Mangez léger et couchez-vous de bonne heure !

— Pourtant, je vous avoue que je meurs de faim.

— Alors, mangez tant que vous voulez. Vous avez déjà dû vous apercevoir que je suis un très mauvais médecin. Pouvons-nous passer à table ?

— Mais oui, répondit M^{rs} Reinach d'une voix effrayée. Nous n'attendrons ni Sarah ni Nicholas.

Alice se rembrunit un peu. Avec un soupir, elle prit le bras de son oncle et tout le monde se dirigea vers la salle à manger.

Le dîner ne fut pas un succès. Le D^r Reinach employait alternativement son énergie à dévorer comme quatre et à boire comme un trou. M^{rs} Reinach avait passé un tablier et faisait le service. Elle mangeait à peine, s'empressant continuellement à passer les plats et à changer les assiettes. Il ne semblait pas y avoir de domestiques dans la maison. Peu à peu, Alice reperdit ses belles couleurs ; ses traits reprirent leur expression tendue ; de temps à autre, elle toussotait nerveusement. La lampe filait et chaque bouchée que mangeait Ellery sentait le pétrole. En outre, le plat de résistance était un curry d'agneau ; s'il était une viande qu'Ellery détestait, c'était l'agneau, et s'il était une manière de l'apprêter qui lui soulevait le cœur, c'était le curry. Thorne, lui, mangeait consciencieusement sans lever le nez de son assiette.

Tandis qu'ils regagnaient le living-room, l'avoué s'arrangea pour rester en arrière.

— Tout va bien ? murmura-t-il à Alice. Comment vous sentez-vous ?

— Je crois que j'ai un peu peur, dit-elle tranquillement. M^r Thorne, ne me jugez pas trop puérile : ici, tout est si bizarre... J'aimerais mieux ne pas être venue.

— Je sais bien, grommela Thorne. Mais il le fallait absolument. Si j'avais pu vous épargner cela, je l'aurais fait. Mais vous ne pouviez rester dans l'affreuse maison d'à côté.

— Oh ! non, non, dit-elle en frissonnant.

— Il n'y a pas un seul hôtel à des kilomètres à la ronde. Miss Mayhew, y a-t-il quelqu'un, parmi ces gens, qui...

— Non, pas du tout ! Mais je les connais si peu. Ce doit être mon imagination et le froid. Cela vous ennuerait-il que je monte me coucher tout de suite ? Nous aurons bien le temps de causer demain.

Thorne lui tapota doucement la main. Elle lui fit un sourire reconnaissant, murmura une excuse, embrassa le D^r Reinach et monta accompagnée de nouveau par M^{rs} Reinach.

Ils venaient de se rasseoir devant le feu et allumaient des cigarettes, lorsqu'on entendit un bruit de pas derrière la maison.

— Cela doit être Nick, fit le docteur. Je me demande bien d'où il vient.

Le gigantesque jeune homme apparut sur le seuil du living-room. Ses bottes étaient trempées. Il grommela un bonsoir rogue et alla réchauffer devant le feu ses grosses mains rougies. Il ne fit pas la moindre attention à Thorne, mais, au passage, il jeta un rapide coup d'œil sur Ellery.

— D'où viens-tu, Nick ? Va donc dîner.

— J'ai déjà dîné avant que vous n'arriviez.

— Que faisais-tu ?

— Je rentrais du bois. Vous n'y aviez pas pensé, naturellement.

Il avait un ton de voix brutal, mais Ellery remarqua que ses mains tremblaient. C'était rudement bizarre. De toute évidence, le jeune homme n'avait pas les allures d'un domestique, et pourtant il paraissait en remplir le rôle.

— Il neige, ajouta-t-il brusquement.

— Il neige ? répétèrent-ils.

Tout le monde se précipita à la fenêtre. La nuit, sans lune, était noire comme de l'encre. De larges flocons glissaient le long des vitres.

— Allons bon ! soupira le docteur.

Malgré ce soupir d'ennui, un je-ne-sais-quoi dans sa voix fit courir des picotements sur la nuque d'Ellery.

— *Il neigeait. L'après hiver fondait en avalanches. Après la plaine blanche, une autre plaine blanche,* continua Reinach.

— Vous êtes poète... dit Ellery.

— J'aime la Nature dans ses aspects les plus âpres. Le printemps, c'est bon pour les mauviettes. L'hiver convient mieux aux nerfs solidement trempés. (Le docteur passa son bras autour des larges épaules de Keith.) Souris donc, Keith ! Dieu nous protège par tous les temps.

Keith se dégagea sans répondre.

— Tu ne connais pas M^r Queen ? Queen, je vous présente Nick Keith. Tu connais déjà M^r Thorne.

Keith inclina brièvement la tête.

— Allons, allons, mon garçon, un peu de nerf ! Tu es trop émotif, voilà tout. Nous allons tous prendre un petit verre. La nervosité est une maladie contagieuse.

La nervosité ! pensa amèrement Ellery. Les narines pincées, il flairait les petits mystères qui flottaient dans l'atmosphère et qui l'agaçaient. Thorne était recroquevillé comme s'il souffrait de crampes ; sur ses tempes, les veines faisaient des saillies bleuâtres et la sueur perlait sur son front. Au-dessus de leurs têtes, la maison était silencieuse.

Le D^r Reinach se dirigea vers le petit buffet et en tira de nombreuses bouteilles : du gin, des bitters, du whisky, du vermouth. Tout en bavardant, il s'activa à préparer des cocktails. On sentait une sorte de vibration sous ses intonations enrouées qui trahissait une nervosité cachée.

Que diable se trame-t-il donc ici ? pensait Ellery qui était aux cent coups.

Keith passa les verres et Ellery lança à Thorne un coup d'œil d'avertissement. L'avoué fit un léger signe de tête. Ils ne burent chacun que deux cocktails et refusèrent d'en prendre un troisième. Keith buvait sans arrêt, comme s'il voulait oublier on ne savait quoi.

— Ça va mieux, dit le D^r Reinach en se carrant dans son fauteuil. Sans femmes, avec un bon feu et de l'alcool, la vie devient à peu près supportable.

— Je crains de gâcher cette agréable harmonie, dit Thorne. Docteur, je vais la rendre insupportable.

Les paupières de Reinach battirent.

— Allons, voyons ! dit-il.

Il écarta de lui avec soin le carafon de whisky et croisa ses grosses pattes sur son ventre. Ses petits yeux injectés de sang brillaient.

Thorne s'approcha du feu et leur tourna le dos, les yeux fixés sur les flammes.

— Je suis ici pour défendre les intérêts de miss Mayhew, dit-il sans se retourner, et rien que ses intérêts. Sylvestre Mayhew est mort très brusquement la semaine dernière. Il est mort au moment où il attendait sa fille qu'il n'avait pas revue depuis son divorce datant de près de vingt ans.

— Parfaitement exact, dit le docteur sans bouger.

Thorne se retourna.

— Docteur, vous avez été le médecin de Mayhew pendant plus d'un an avant sa mort. Qu'avait-il, au juste ?

— Bien des choses. Rien d'extraordinaire. Il est mort d'une hémorragie cérébrale.

— C'est ce que vous avez écrit dans le certificat de décès. (L'avoué se pencha en avant.) Je ne suis pas complètement convaincu que le certificat était exact.

Le docteur le dévisagea une seconde sans répondre, puis se tapa bruyamment les cuisses.

— Ça, c'est formidable ! s'écria-t-il. C'est formidable ! Thorne, vous me plaisez. Sous vos airs de rabat-joie, vous êtes un petit comique. (Il se tourna vers Ellery avec un large sourire :) Vous entendez, M^r Queen ? Votre ami m'accuse carrément de meurtre. Ça devient très drôle ! Ainsi, le vieux Reinach est un fraticide ! Qu'en dis-tu, Nick ? On accuse ton protecteur d'avoir froidement commis un assassinat. Mon Dieu, mon Dieu !

— C'est ridicule, M^r Thorne, grogna Nick Keith. Vous ne croyez pas vous-même ce que vous dites.

Les joues maigres de l'avoué se creusèrent encore.

— Peu importe que j'y croie ou non. La chose est possible. Mais je me préoccupe plus, pour le moment, des intérêts d'Alice Mayhew que d'un meurtre éventuel. Que ce soit par une intervention divine ou humaine, Sylvestre Mayhew est mort, mais sa fille, elle, est bien vivante.

— Et alors ? demanda doucement Reinach.

— Alors, je dis qu'il est diablement étrange que son père soit mort au moment où il est mort, murmura l'avoué. Oui, diablement étrange.

Il y eut un long silence. Keith regardait le feu, les coudes sur les genoux, sa chevelure ébouriffée de gamin lui retombait sur les yeux. Le D^r Reinach sirotait un brandy avec satisfaction.

Il reposa enfin son verre.

— Messieurs, la vie est trop courte pour la gaspiller en escarmouches préliminaires, dit-il avec un soupir. Passons donc sans feintes à la bataille décisive. Nick Keith a toute ma confiance et nous pouvons parler devant lui en toute liberté. (Le jeune homme ne broncha pas.) M^r Queen, vous nagez en plein brouillard, n'est-ce pas ? continua le gros homme avec un sourire impénétrable.

Ellery, lui non plus, ne broncha pas.

— Comment le savez-vous ? murmura-t-il.

Reinach souriait toujours.

— Bah ! Thorne n'a pas quitté la Maison Noire depuis l'enterrement de Sylvestre. Il n'a pas expédié de courrier et n'en a pas reçu pendant sa faction volontaire de la semaine dernière. Ce matin, sur le quai, il m'a quitté pour donner un coup de fil. Vous êtes arrivé peu de temps après. Comme Thorne ne s'est absenté qu'une minute ou deux, il n'a pas eu le temps de vous dire grand-chose – si même il a pu vous dire quelque chose. Permettez-moi de vous féliciter de la conduite que vous avez tenue aujourd'hui, M^r Queen : elle a été parfaite. Vous avez su dissimuler une profonde ignorance sous un air d'omniscience.

Ellery enleva son lorgnon et en frotta les verres.

— Je vois que vous êtes non seulement médecin, mais aussi psychologue.

— Tout cela est en dehors de la question, dit brusquement Thorne.

— Mais non, mais non, répliqua le gros homme d'un ton attristé. Au contraire. M^r Queen, je n'ai pas le cœur de vous laisser plus longtemps sur des charbons ardents. Ce qui fait faire tant de mauvais sang à votre ami, c'est en gros ceci : mon demi-frère Sylvestre Mayhew – que Dieu ait pitié de sa pauvre âme ! – était un avare. S'il avait pu emporter son or dans la tombe, avec la certitude qu'il y resterait, je suis sûr qu'il l'aurait fait.

— Son or ? demanda Ellery en levant les sourcils.

— Cela peut vous paraître bizarre, M^r Queen, mais Sylvestre avait quelque chose de médiéval. On se serait presque attendu à le voir déambuler dans une longue robe de velours noir, murmurant des incantations en latin. En tout cas, à défaut de pouvoir emporter son or dans la tombe, il a fait ce qui y équivalait le plus : il l'a caché.

— Grands dieux ! s'écria Ellery. Vous allez bientôt tirer des fantômes de votre chapeau !

— Il a caché ses richesses d'iniquité dans la Maison Noire, dit le

D^r Reinach, rayonnant.

— Et miss Alice Mayhew ?

— La pauvre enfant est victime des circonstances. Sylvestre n'avait jamais pensé à elle avant qu'elle n'écrive tout récemment de Londres qu'elle venait de perdre son dernier parent du côté maternel. Elle a écrit à notre ami Thorne, ici présent, qui me lance des coups d'œil si méchants. Des amis le lui avaient recommandé comme un avoué digne de confiance – et à juste titre, à juste titre ! Alice, voyez-vous, ne savait même pas si son père était encore vivant ; quant à l'endroit où il pouvait habiter... En bon Samaritain qu'il est, Thorne nous a découverts ; il a donné à Sylvestre toutes les lettres d'Alice et sa photo et, depuis lors, n'a pas cessé de jouer le rôle d'agent de liaison. Et, sapristi, il y a mis de la circonspection !

— Ces explications sont tout à fait superflues, intervint sèchement l'avoué. M^r Queen sait...

— M^r Queen ne sait rien du tout, sourit le gros homme. Il suffit de voir quelle attention il a prêtée à mon petit exposé. Inutile de jouer au plus fin, Thorne. (Il se tourna vers Ellery avec un signe de tête aimable.) Voyez-vous, M^r Queen, Sylvestre s'est accroché à cette idée de sa fille retrouvée, comme un homme qui se noie s'agrippe à une bouée de sauvetage. Je ne trahis aucun secret en vous apprenant que mon demi-frère, dans son gâtisme de paranoïaque, soupçonnait sa propre famille – pensez donc ! - d'avoir des desseins crapuleux envers sa fortune.

— Une horrible calomnie, naturellement.

— Je ne vous le fais pas dire ! Bref, Sylvestre a déclaré à Thorne, devant moi, qu'il avait depuis longtemps réalisé sa fortune en or, qu'il avait caché cet or dans sa maison et qu'il ne révélerait la cachette qu'à Alice, sa seule héritière. Vous saisissez ?

— Je saisis, dit Ellery.

— Malheureusement, il est mort avant l'arrivée d'Alice. Est-il surprenant que, dans ces conditions, Thorne ait eu de mauvaises pensées à notre égard ?

— C'est absurde, protesta Thorne, qui rougit. Il va de soi que je n'allais pas abandonner la propriété à elle-même avec cette quantité d'or qui traînait quelque part... J'agissais dans l'intérêt de ma cliente.

— Naturellement, acquiesça le docteur.

— Me permettez-vous de faire une modeste intervention dans cette querelle ? murmura Ellery. La montagne pourrait bien accoucher d'une souris. Depuis plusieurs années déjà, le fait de posséder de l'or

est une indiscutable contravention à la loi. En admettant que vous le retrouviez, est-ce que le gouvernement ne le confisquerait pas ?

— Juridiquement, la situation est en effet embrouillée, dit Thorne, mais la question ne peut se poser avant que l'or ne soit retrouvé. J'ai donc fait tous mes efforts pour...

— Et quels efforts ! interrompit le D^r Reinach, tout épanoui. Savez-vous, M^r Queen, que votre ami se barricadait pour dormir, armé d'un vieux sabre d'abordage ? Cette relique, que Sylvestre chérissait particulièrement, lui venait d'un grand-père, officier de marine. C'est d'un drôle !

— Je ne trouve pas, rétorqua l'avoué. Si vous tenez à faire le malin...

— Mais, pour en revenir à vos petits soupçons, avez-vous bien réfléchi aux faits, Thorne ? Qui soupçonnez-vous, cher ami ? Votre humble serviteur ? Je vous assure que, spirituellement, je suis un ascète...

— Vous êtes bien gros pour un ascète ! grommela Thorne.

— ... et que l'argent, en tant que tel, ne compte pas à mes yeux, continua imperturbablement le docteur. Ma demi-sœur Sarah ? C'est une pauvre créature sénile qui vit dans un monde imaginaire ; elle est aussi préhistorique que Sylvestre – vous savez qu'ils étaient jumeaux – et n'en a plus pour longtemps à vivre. Il ne reste donc que ma chère Milly et notre jeune ami, le mélancolique Nick. Milly ? C'est absurde. Cela fait des dizaines d'années qu'elle n'a pas eu une seule idée, bonne ou mauvaise. Soupçonneriez-vous Nick ? dit le docteur en riant.

Keith se leva et jeta un coup d'œil furieux sur le visage impassible de pleine lune qui lui faisait face. Il avait l'air complètement ivre.

— Espèce de cochon ! dit-il d'une voix pâteuse.

Le D^r Reinach continua de sourire, mais ses petits yeux porcins étaient sur leurs gardes.

— Allons, voyons, Nick ! murmura-t-il d'un ton apaisant.

Les choses se passèrent très vite. Keith se pencha en avant, saisit le lourd carafon de whisky en cristal taillé et le leva au-dessus de la tête du docteur. Thorne poussa un cri et fit instinctivement un pas en avant ; c'était prendre une peine superflue : le D^r Reinach rejeta la tête en arrière comme un gros cobra et le coup le manqua. Déséquilibré par son violent effort, Keith laissa échapper le carafon qui se brisa en mille miettes devant le foyer. Les fragments se dispersèrent dans l'âtre ; des restes d'alcool sifflèrent au contact du feu, des flammes bleues jaillirent.

— Ce carafon avait presque cent cinquante ans ! dit avec colère le D^r Reinach.

Keith restait immobile, leur tournant le dos. Ils pouvaient voir ses larges épaules frémir de colère.

Ellery soupira. Il éprouvait une sensation bizarre. La pièce tournoyait autour de lui comme dans un rêve, et l'incident paraissait irréel, comme une scène de théâtre. Jouaient-ils la comédie ? La scène avait-elle été soigneusement préparée à l'avance ? Si oui, pourquoi ? Quel avantage pouvaient-ils avoir à feindre une querelle et à en venir aux mains ? Le seul résultat avait été la destruction gratuite d'un joli carafon ancien. Cela n'avait pas de sens.

— Je crois, dit Ellery en se levant avec effort, que je vais aller me coucher avant que le Malin en personne n'apparaisse dans la cheminée. Messieurs, tous mes remerciements pour cette soirée véritablement extraordinaire. Vous venez, Thorne ?

Il monta l'escalier d'un pas chancelant, suivi de l'avoué qui semblait aussi fatigué que lui. Ils se séparèrent sans un mot dans le corridor glacial et gagnèrent leurs chambres respectives. Le rez-de-chaussée était plongé dans un profond silence.

Ce ne fut qu'au moment où il jetait son pantalon sur le pied de son lit qu'Ellery se souvint vaguement que Thorne lui avait chuchoté son intention de venir chez lui dans la soirée pour le mettre au courant en détail de cette extraordinaire affaire.

Il se contraignit à enfiler sa robe de chambre et ses pantoufles et se dirigea dans le couloir vers la chambre de Thorne. Mais l'avoué était déjà couché et ronflait bruyamment.

Ellery se traîna jusqu'à sa chambre et acheva de se déshabiller. Il sentait qu'il aurait la gueule de bois le lendemain ; il ne tenait pas l'alcool. La tête lui tournait ; il se glissa entre ses draps et s'endormit presque aussitôt.

Il ouvrit les yeux, après un sommeil agité qui l'avait plus fatigué que reposé, avec la désagréable impression que quelque chose n'allait pas. Tout d'abord, il n'eut conscience que de sa langue pâteuse et de sa migraine ; il ne savait plus où il était. Puis, son regard se porta sur le papier passé qui tapissait les murs, sur les taches de soleil qui jouaient sur le tapis bleu usé, sur son pantalon, toujours sur le pied du lit comme il l'y avait laissé. La mémoire lui revint. En frissonnant, il consulta sa montre qu'il avait oublié d'ôter en se couchant. Sept heures moins cinq. Il leva sa tête de l'oreiller ; l'air de la chambre était glacé, il avait le nez à moitié gelé. Rien ne semblait anormal. Le soleil était faible mais résolu ; la chambre était aussi paisible que lorsqu'il

s'était couché, tout avait gardé le même aspect. La porte était toujours fermée. Il se renfonça dans ses couvertures.

Soudain, il entendit quelque chose. C'était la voix de Thorne. Quelque part au-dehors, Thorne avait poussé un faible cri aigu, presque un gémissement.

D'un bond, il fut debout ; il courut nu-pieds à la fenêtre. Mais de ce côté de la maison, Thorne était invisible ; on n'apercevait que les bois morts tout proches. Il enfila ses chaussures, passa sa robe de chambre ; attrapant au passage son revolver dans la poche de son pantalon, il courut l'arme au poing vers l'escalier.

— Que se passe-t-il ? grommela une voix.

Il se retourna et aperçut le large crâne chauve du D^r Reinach dans l'entrebâillement de la porte proche de la sienne.

— Je n'en sais rien. J'ai entendu crier Thorne.

Ellery dévala les marches et ouvrit brusquement la porte d'entrée.

Il s'arrêta, bouche bée, sur le seuil.

Thorne, complètement habillé, était debout à dix pas de la maison. Ellery le voyait de profil ; l'avoué regardait quelque chose en dehors du champ visuel d'Ellery et son visage maigre était empreint d'une terreur folle. Près de lui, se tenait Nicholas Keith, à demi vêtu ; la bouche du jeune homme était ouverte d'un air stupide et ses yeux étaient dilatés.

Le D^r Reinach écarta brutalement Ellery.

— Mais qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? grogna-t-il.

Ses pieds étaient chaussés de pantoufles et il avait simplement passé une pelisse sur sa chemise de nuit, ce qui lui donnait l'apparence d'un ours particulièrement obèse.

La pomme d'Adam de Thorne montait et descendait nerveusement ; le sol, les arbres, tout le paysage était couvert d'une neige qui semblait irréelle ; l'air était saturé de gros flocons laineux qui tombaient lentement. Le vent avait accumulé la neige contre le tronc des arbres qu'elle dissimulait presque.

— Ne bougez pas, croassa Thorne en voyant Ellery et le docteur faire un mouvement. Pour l'amour de Dieu, ne bougez pas ! Restez où vous êtes !

Ellery serra son revolver. Il tenta de passer devant le docteur, mais autant essayer d'ébranler un mur de pierre. Thorne revint vers le porche en trébuchant dans la neige. Il était plus pâle encore que celle-ci. Ses pieds laissaient de larges empreintes derrière lui.

— Regardez-moi, cria-t-il. Regardez-moi donc ! Ai-je l'air normal ? Suis-je devenu fou ?

— Voyons, Thorne, remettez-vous, dit Ellery avec brusquerie. Que vous arrive-t-il ? Je ne vois rien d'anormal.

— Nick ! tonna le D^r Reinach. Es-tu devenu fou, toi aussi ?

Le jeune homme cacha tout à coup dans ses mains son visage hâlé. Puis, il les écarta et regarda de nouveau devant lui.

— Je crois bien que nous sommes tous devenus fous, dit-il d'une voix étranglée. C'est la plus... Regardez vous-mêmes !

Reinach fit un pas en avant et Ellery se faufila entre lui et le chambranle. Il arriva à côté de Thorne qui tremblait de tous ses membres debout dans la neige molle. Le D^r Reinach les rejoignit et tous trois, pataugeant, se portèrent à la hauteur de Keith. Ils écarquillèrent les yeux pour voir.

C'était bien inutile. Ce qu'il y avait à voir était visible pour le plus myope des hommes. Ellery, au spectacle qui s'offrait à lui, sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. En même temps, naissait en lui la nette conviction que la chose était inévitable, que c'était la seule conclusion possible aux événements démentiels de la veille. Le monde était sens dessus dessous. Rien n'y avait plus de signification normale ou raisonnable.

Le D^r Reinach ouvrit la bouche sur un cri muet, puis resta figé sur place, clignant des yeux comme un énorme hibou. Au premier étage, on entendit s'ouvrir une fenêtre. Aucun d'eux ne leva la tête. C'était Alice Mayhew qui, vêtue d'un peignoir, regardait de sa chambre. Celle-ci donnait sur le chemin. La jeune femme jeta une exclamation, puis se tut, comme les autres.

Derrière eux se dressait la maison dont ils venaient de sortir, la maison que le docteur avait baptisée « la Maison Blanche » ; la porte en était normalement ouverte. Alice Mayhew se tenait à la fenêtre du premier. C'était une construction solide, matérielle, faite de pierre, de bois, de plâtre, de verre, toute patinée par le temps. Elle était comme doit être une maison. Cela, c'était du réel, du tangible.

Mais, de l'autre côté de l'allée et du garage, là où s'était dressée « la Maison Noire », cette maison où Ellery lui-même était entré la veille, cette maison sale et empestée, cette maison aux murs de pierre, aux panneaux de bois, aux fenêtres de verre, cette maison noircie par les années, cette vieille maison qui datait de la guerre civile, où Sylvestre Mayhew était mort, où Thorne s'était barricadé une semaine durant armé d'un sabre d'abordage, cette maison qu'ils avaient tous vue, touchée, sentie...

... Il n'y avait plus rien !

Pas de murs, pas de cheminées, pas de toit, pas de ruines, pas de gravats, pas de maison. Rien, rien qu'un espace vide que la neige recouvrait d'un épais et moelleux manteau.

Au cours de la nuit, la maison avait disparu.

2

Rien ne manque à ce « pays des Merveilles », pensa mélancoliquement M^r Ellery Queen. Même l'héroïne s'appelle aussi Alice.

Pour la seconde fois, il regarda. Seule la crainte du ridicule l'empêcha de se frotter les yeux ; d'ailleurs, jamais ses sens n'avaient été plus en alerte.

Debout dans la neige, il contemplait, comme fasciné, l'espace où, la veille au soir, s'était élevée une maison de deux étages, vieille de soixante-quinze ans.

— Mais... elle n'est plus là ! dit faiblement Alice de sa fenêtre. Elle... n'est... plus... là !

— Donc, je ne suis pas fou !

Thorne s'approcha d'eux. Ellery regardait les pieds de son vieil ami qui traînaient dans la neige, y laissant de longues traces. Le poids d'un corps humain a donc encore un sens dans ce monde, pensa-t-il. D'ailleurs, il pouvait apercevoir son ombre ; les objets matériels avaient donc encore une ombre. Sans qu'il sût pourquoi, cette constatation le soulagea un peu.

— Il n'y a plus rien, dit Thorne d'une voix cassée.

— C'est ce que je vois. (La voix d'Ellery était embarrassée et pâteuse. Les mots s'échappaient de sa bouche dans l'air froid et se dissipaient sans écho.) C'est ce que je vois, Thorne !

Il ne trouvait rien d'autre à dire.

Le D^r Reinach tendait le cou ; ses fanons tremblaient comme ceux d'un dindon.

— C'est incroyable ! répétait-il. C'est incroyable !

— Oui, incroyable ! murmura Thorne.

— C'est anti-scientifique. Je suis un homme doué de raison, je crois au témoignage de mes sens. J'ai un esprit lucide. Des choses de ce genre... enfin, sapristi, des choses comme ça n'arrivent pas !

— C'est ce que disait le premier homme qui vit une girafe, soupira Ellery. Et pourtant... c'en était bien une.

Thorne tournait futilement sur place. Alice, pétrifiée, ne quittait pas sa fenêtre. Keith se mit à jurer et courut dans l'allée couverte de

neige vers la maison invisible, étendant les mains devant lui comme un aveugle.

— Stop ! cria Ellery. Plus un pas !

Le géant s'immobilisa d'un air furieux.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

Ellery remit son revolver dans sa poche et s'approcha du jeune homme en pataugeant dans la neige.

— Je ne sais pas au juste. Il se passe quelque chose d'anormal. Nous sommes devenus anormaux ou alors c'est le monde entier. Nous ne sommes plus dans le monde tel que nous le connaissons. Cela relève presque... de la quatrième dimension. Croyez-vous que le système solaire se soit déplacé dans la Voie lactée vers un recoin inconnu de l'espace ou du temps ? Ce que je dis doit être idiot.

— Vous êtes bien placé pour le savoir, hurla Keith, mais moi je ne me laisse pas arrêter par toutes ces balivernes. Enfin, bon Dieu, il y avait une maison ici hier soir ! Rien ne pourra me faire admettre qu'elle se soit envolée. Je n'en croirai même pas mes propres yeux. On nous a hypnotisés. Ce gros tas là-bas en est bien capable... Il est capable de tout. Oui, c'est cela : vous nous avez hypnotisés, entendez-vous, Reinach ?

— Qu'est-ce que tu dis ? grommela le docteur, qui contemplait toujours le vide.

— Je vous dis que la maison est toujours là, s'écria violemment Keith.

Avec un soupir, Ellery s'agenouilla dans la neige, que, de ses mains glacées, il commença à balayer. Quand il eut mis la terre à nu, il vit du gravier et une ornière.

— C'est bien l'allée, n'est-ce pas ? demanda-t-il sans lever la tête.

— Le chemin de l'enfer, oui, grogna Keith. Vous êtes aussi perplexe que nous. Bien sûr que c'est l'allée ! Vous voyez bien le garage. Pourquoi est-ce que ce ne serait pas l'allée ?

— Je ne sais pas, dit Ellery en se relevant, les sourcils froncés. Je ne sais plus rien. J'ai tout à réapprendre. Peut-être... peut-être est-ce une question de gravitation. Peut-être allons-nous tous disparaître dans l'espace d'un instant à l'autre.

— Mon Dieu ! gémit Thorne.

— Il n'y a qu'une chose dont je suis sûr, c'est qu'il s'est passé hier soir un phénomène bien étrange.

— Bien étrange !... répéta le gros docteur, sortant de son mutisme.

Plutôt, oui ! L'expression est faible ! Une maison a disparu et vous trouvez cela bien étrange !

Il éclata d'un rire sans gaieté et à demi étouffé.

— Oh ! quant à ça... dit Ellery avec impatience. D'accord, d'accord, docteur. Cela, c'est un fait. Keith, vous ne croyez pas sérieusement vous-même à votre prétendue hypnose collective. La maison a bel et bien disparu... Ce qui me tracasse, ce n'est pas le fait qu'elle ait disparu, c'est le moyen employé pour la faire disparaître. Cela évoque la... (Il secoua la tête.) Je n'ai pourtant jamais cru à ce genre de choses, sapristi !

Le D^r Reinach se redressa, fixant toujours l'espace neigeux de ses yeux injectés de sang.

— C'est une farce ! tonitrua-t-il. Une mauvaise farce. La maison est là, devant nous, j'en suis sûr ! Ou alors... ou alors... Ça ne prend pas avec moi.

— Peut-être Keith l'a-t-il mise dans sa poche ? suggéra Ellery.

Alice apparut sur le porche, pieds nus dans des mules à hauts talons, les cheveux dénoués, un manteau recouvrant sa chemise de nuit. Derrière elle, se glissait la petite M^{rs} Reinach. Ses yeux étaient exorbités.

— Parlez-leur, ordonna Ellery à Thorne. Dites-leur n'importe quoi, mais empêchez-les de penser. Nous allons tous devenir fous si nous ne faisons pas un effort pour garder au moins une apparence de bon sens. Keith, allez me chercher un balai.

Il s'avança dans le chemin, en longeant avec précaution la maison invisible, sans quitter des yeux un seul instant l'espace vide. Le gros docteur hésita, puis le suivit. Thorne revint vers le porche et Keith disparut de l'autre côté de la Maison Blanche.

Le soleil s'était caché. Un pâle fantôme de lumière filtrait à travers les nuages froids. La neige continuait à tomber à gros flocons.

Ils avaient tous l'air de pauvres petites taches d'encre sur une feuille de papier blanc.

Ellery ouvrit la porte du garage et y jeta un coup d'œil. Une forte odeur d'essence et de caoutchouc lui monta aux narines. La Lincoln de Thorne était bien là, à l'endroit où Ellery l'avait aperçue la veille. Le vernis noir et l'acier chromé du monstre étincelaient. La vieille Buick dans laquelle le D^r Reinach les avait amenés avait été garée à côté, sans doute par Keith. Les deux voitures étaient parfaitement sèches.

Ellery referma la porte et suivit de nouveau l'allée. La neige était immaculée, on n'y apercevait que les traces de pas qu'ils y avaient

laissées quelques instants plus tôt.

— Voilà votre balai, dit le géant. Qu'est-ce que vous voulez en faire ? L'enfourcher, comme une sorcière ?

— Tais-toi donc, Nick, grommela le docteur.

— Laissez-le, docteur, dit Ellery en riant. Son bon sens exaspéré est communicatif. Venez avec moi, tous les deux. Le jour du Jugement dernier est peut-être arrivé, mais cela n'empêche pas de faire les choses en règle.

— Qu'allez-vous faire d'un balai ?

— Il est difficile de dire si la neige est un accident ou si elle fait partie d'un plan, murmura Ellery. Tout est possible aujourd'hui. Absolument tout.

— Quelles bêtises ! s'écria dédaigneusement le gros homme. Pourquoi pas de la magie pendant que vous y êtes ? *Abracadabra* ! Est-ce qu'on peut faire neiger ? Vous divaguez !

— Je n'ai pas dit un plan conçu par un être humain, docteur.

— Bêtises, bêtises, bêtises !

— Epargnez donc votre salive. Malgré votre corpulence, mon cher docteur, vous agissez en ce moment comme un petit garçon épouvanté qui siffle dans la nuit pour se donner du courage.

Ellery empoigna le balai et traversa l'allée. Au moment où il posait le pied sur le rectangle blanc, il sentit ses muscles se rétracter, comme s'il s'attendait à entrer en contact avec la masse impénétrable d'une maison, tangible malgré son invisibilité. Mais, ne rencontrant que l'air glacé, Ellery eut un rire un peu gêné et commença de manier son balai d'une façon un peu particulière. Il balayait la neige à petits coups délicats, n'en enlevant qu'une mince pellicule. Peu à peu, l'épaisseur de la neige diminuait. Il inspectait minutieusement chaque couche au fur et à mesure qu'il la mettait à nu. Il continua ainsi jusqu'à ce que le sol apparût enfin. À aucun moment, il n'avait découvert la moindre trace de pas.

— Il a fallu des farfadets ! gémit-il. Impossible autrement. J'avoue que cela me dépasse.

— Et les fondations... ? commença le docteur.

Ellery frappa le sol du manche de son balai. Il était dur comme la pierre.

La porte d'entrée claqua. Thorne et les deux femmes venaient de rentrer dans la Maison Blanche. Les trois hommes restaient immobiles.

— Ma foi, fit enfin Ellery, ou tout cela n'est qu'un cauchemar, ou

c'est la fin du monde.

Il traversa en diagonale l'emplacement où aurait dû être la maison, traînant derrière lui son balai comme une femme de ménage éreintée. Il arriva à l'allée couverte de neige et la suivit en direction de la route invisible. Elle faisait un tournant et Ellery disparut derrière les arbres blancs d'où tombaient des gouttes d'eau.

La route n'était pas loin. Ellery se la rappelait fort bien. Elle dessinait un large arc de cercle régulier depuis son embranchement avec la grand-route. Ils n'avaient pas, la veille, passé un seul croisement.

Ellery gagna le milieu de la route couverte de neige, mais bien visible au milieu des taillis poudrés à frimas, entre lesquels elle formait une bande luisante et vide. Elle dessinait bien la courbe dont se souvenait Ellery. Machinalement, il se mit à jouer du balai, découvrant le sol sur une petite surface. Il aperçut les ornières qu'y avait creusées la vieille Buick.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? dit doucement Nick Keith derrière lui. De l'or ?

Ellery se redressa lentement et fit face au géant.

— Vous avez donc jugé utile de me suivre ? Ou plutôt non... excusez-moi. L'idée doit venir du docteur.

Le visage bronzé de Nick ne changea pas d'expression.

— Vous êtes cinglé ! Pourquoi vous aurais-je suivi ? J'ai d'autres chats à fouetter !

— Bien sûr, bien sûr ! dit Ellery. Mais il me semble que vous m'avez demandé si je cherchais de l'or, mon jeune ami ?

— Vous êtes un drôle de type, dit Keith, tandis qu'ils regagnaient la maison.

— De l'or, répéta Ellery. Hum... ! Il y avait de l'or dans la maison, et la maison a disparu. La découverte que des maisons pouvaient s'envoler comme des oiseaux m'a causé un tel choc que je n'ai plus pensé à ce petit détail. Merci de me l'avoir rappelé, M^r Keith, dit Ellery d'un ton menaçant.

— M^r Queen, que nous arrive-t-il ? demanda Alice, pelotonnée dans un fauteuil au coin du feu et blanche comme un linge. Qu'allons-nous faire ? Avons-nous... Était-ce un rêve hier ? Nous sommes pourtant bien entrés dans cette maison, nous l'avons parcourue, nous y avons touché des objets... J'ai peur.

— Si nous avons rêvé hier, nous aurons sans doute une vision demain, dit Ellery en souriant. C'est du moins ce qu'affirment les

textes sanscrits ; et, au point où nous en sommes, autant croire aux paraboles et aux miracles. (Il s'assit en se frottant gaiement les mains.) Si on faisait un peu de feu, Keith ? On gèle, ici.

— Pardon ! fit Keith avec une surprenante amabilité.

Il disparut.

— De fait, une vision pourrait nous être utile, dit Thorne en frissonnant. J'ai le cerveau malade. Tout cela est impossible, effrayant !

Sa main frappa sa poche ; quelque chose y tinta.

— Des clés, et pas de maison ! dit Ellery. Je reconnais que c'est surprenant.

Keith rentra, les bras chargés de bûches. Il fit une grimace en voyant les débris qui encombraient le foyer. Il posa son bois et balaya les morceaux de verre qui provenaient du carafon brisé la veille au soir. Le regard d'Alice se posa sur son large dos, puis s'arrêta sur la photo de sa mère, sur la cheminée. M^{rs} Reinach était muette comme une carpe ; assise dans un coin, elle ressemblait à un gnome tout ratatiné. Elle serrait son peignoir autour d'elle. Ses cheveux ternes et rares lui pendaient dans le dos et ses yeux vitreux ne quittaient pas le visage de son mari.

— Milly ! dit tout à coup le gros homme.

— Oui, Herbert, j'y vais ! dit aussitôt M^{rs} Reinach, qui s'esquiva dans l'escalier.

— Eh bien, M^r Queen, quelle solution proposez-vous ? Peut-être cette énigme est-elle trop ésotérique pour vous ?

— Aucune énigme n'est ésotérique, murmura Ellery, sauf l'énigme divine ; encore n'est-ce pas une énigme, c'est l'obscurité complète. Docteur, est-il possible d'aller chercher du secours ?

— Oui, si vous avez des ailes.

— Il n'y a pas de téléphone ici, dit Keith sans tourner la tête. Vous avez pu juger par vous-même de l'état de la route. Pas une voiture ne pourrait passer dans cette neige.

— À condition d'en avoir une, dit le D^r Reinach en riant.

Il parut se souvenir brusquement de la maison disparue et le rire mourut sur ses lèvres.

— Que voulez-vous dire ? demanda Ellery. Il y a dans le garage...

— Deux produits inutilisables de notre époque de machinisme. Aucune n'a d'essence.

— D'ailleurs, la mienne a un problème mécanique, dit Thorne dont l'intérêt parut se ranimer. J'ai laissé mon chauffeur en ville à mon dernier voyage. Il ne me reste même plus assez d'essence pour faire démarrer le moteur.

Les doigts d'Ellery tambourinèrent sur le bras de son fauteuil.

— Flûte ! Alors, nous devons renoncer à faire vérifier par d'autres personnes le témoignage de nos propres yeux et à savoir si oui ou non on nous a jeté un sort. À propos, docteur, à quelle distance se trouve le plus proche village ? Je n'ai pas fait attention en arrivant.

— Par la route, à près de trente kilomètres. Si vous avez envie d'y aller à pied, M^r Queen, grand bien vous fasse !

— Vous seriez arrêté par la neige, murmura Keith.

Décidément, la neige le préoccupait.

— Nous voilà donc bloqués ici au beau milieu de la quatrième dimension, dit Ellery, à moins que ce ne soit la cinquième. Nous sommes frais ! Ah ! bravo, Keith ! maintenant que le feu est allumé, ça va beaucoup mieux !

— Ce qui s'est passé ne paraît pas avoir fait grande impression sur vous, dit le D^r Reinach avec un regard curieux. J'avoue que même à moi cela m'a porté un coup.

Ellery resta quelques instants silencieux.

— À quoi cela nous avancerait-il de perdre la tête ? dit-il enfin d'un ton léger.

— Quant à moi, je ne serais nullement surpris de voir des dragons voler au-dessus de la maison, gémit Thorne. (Il regarda Ellery d'un air gêné.) Queen... est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux... nous en aller ?

— Vous avez entendu ce qu'a dit Keith.

L'avoué se mordit les lèvres.

— Je suis gelée, dit Alice en se rapprochant du feu. Bravo, M^r Keith, et merci ! Un feu comme celui-ci me fait toujours plus ou moins penser à mon chez-moi.

Le jeune homme se redressa et se tourna vers elle. Leurs regards se croisèrent un court moment.

— C'est la moindre des choses, répliqua-t-il brièvement.

— Vous paraissez être la seule personne ici qui... Oh !

Une gigantesque vieille femme descendait l'escalier, les épaules enveloppées d'un châle noir. Elle était si jaune, si émaciée, si momifiée qu'on aurait pu la croire morte depuis des années. Pourtant,

elle semblait bien vivante, d'une vie depuis toujours en dehors du temps. Ses yeux noirs brillaient d'un éclat jeune et rusé, ses traits avaient beaucoup de mobilité. Elle descendait les marches d'un pas raide et hésitant, en serrant la balustrade de ses deux mains desséchées semblables à des serres d'oiseau de proie. Ses yeux vifs restaient fixés sur le visage d'Alice. Avec une bizarre expression d'avidité, comme si, contre toute raison, la flamme d'une espérance évanouie se réveillait en elle.

— Qui est-ce ?... commença Alice en se ratatinant.

— N'ayez pas peur, dit rapidement le D^r Reinach. Elle aura échappé à la surveillance de Milly, c'est bien regrettable. Sarah... (En un clin d'œil, il était arrivé au pied de l'escalier, barrant la route à la vieille femme.) Que faites-vous debout à l'heure qu'il est ? Vous devriez prendre plus de précautions.

Sans lui prêter la moindre attention, elle continua à descendre les marches de la même allure d'escargot. Elle se heurta enfin à la masse du pachyderme.

— Olivia ! marmonna-t-elle avec une ardeur passionnée. Olivia est revenue me voir. Ma chérie... ma petite chérie !...

— Allons, Sarah, fit le gros docteur en lui prenant la main, ne vous énervez pas. Ce n'est pas Olivia, c'est Alice, Alice Mayhew, la fille de Sylvestre, qui arrive d'Angleterre. Vous vous souvenez bien d'Alice, de la petite Alice ? Ce n'est pas Olivia, Sarah.

— Ce n'est pas Olivia ? (Elle regarda la jeune femme par-dessus la balustrade. Ses lèvres ridées s'agitaient fébrilement.) Ce n'est pas Olivia ?

— Je m'appelle Alice, tante Sarah, dit celle-ci en se levant. Alice...

Sarah Fell esquiva soudain le gros docteur et, traversant la pièce d'un bond, saisit la main de la jeune femme en la dévisageant avidement. Quand elle eut fini d'examiner le jeune visage que contractait un dégoût irraisonné, son expression changea et elle parut désespérée.

— Ce n'est pas Olivia ! Olivia avait de si beaux cheveux noirs... Ce n'est pas la voix d'Olivia. Alice ? Alice ?

Elle s'effondra dans le fauteuil qu'Alice venait d'abandonner. Ses larges épaules décharnées se voûtèrent et elle se mit à pleurer. À travers ses rares cheveux gris, on apercevait la peau jaunâtre de son crâne.

— Milly ! hurla le D^r Reinach d'une voix furieuse. (M^{rs} Reinach apparut brusquement au haut de l'escalier comme un diable sortant

d'une boîte.) Pourquoi l'as-tu laissée sortir ?

— Mais je la croyais... bégaya M^{rs} Reinach.

— Ramène-la immédiatement dans sa chambre !

— Bien, Herbert ! murmura la pauvre M^{rs} Reinach.

Elle se hâta de descendre, vêtue d'un peignoir, et prit la vieille femme par la main ; celle-ci se laissa emmener sans résistance, répétant sans cesse entre ses sanglots :

— Pourquoi Olivia ne revient-elle pas ? Pourquoi me l'a-t-on prise ?

Elle disparut enfin.

— Je vous fais mes excuses, dit le gros docteur tout essoufflé en s'épongeant. Elle a une de ses crises. Je me suis douté que cela était imminent quand j'ai vu la curiosité qu'elle a manifestée à l'annonce de votre visite, Alice. Il est vrai qu'il y a une grande ressemblance. On peut difficilement la blâmer.

— Elle... elle est effrayante, souffla Alice. M^r Queen, M^r Thorne, est-il indispensable que nous restions ici ? Je me sentrais tellement plus à mon aise en ville. Et puis, j'ai un gros rhume et dans ces pièces glaciales...

— Nom d'un chien ! éclata Thorne, j'ai presque envie d'essayer de partir à pied.

— En abandonnant le trésor de Sylvestre à notre merci ? dit Reinach en souriant.

Puis il se rembrunit.

— Je ne tiens pas à l'héritage, dit Alice avec désespoir. Tout ce que je souhaite en ce moment, c'est de m'en aller. Je... je me débrouillerai. Je travaillerai... Je sais faire beaucoup de choses. Je veux m'en aller. M^r Keith, ne pourriez-vous...

— Je ne suis pas sorcier, moi, dit brutalement Keith.

Boutonnant son imperméable, il sortit de la maison. Ils aperçurent au-dehors sa haute silhouette estompée par un rideau de flocons.

Alice rougit et tourna le visage vers le feu.

— Personne de nous n'est sorcier, dit Ellery. Miss Mayhew, il faudra être brave et rester ici jusqu'à ce que nous trouvions un moyen de nous en aller.

— Entendu, murmura Alice.

Frissonnante, elle s'absorba dans le spectacle des flammes.

— Pendant ce temps, Thorne, vous allez me dire tout ce que vous

savez de cette affaire, surtout en ce qui concerne la maison de Sylvestre Mayhew. Le passé de votre père, miss Mayhew, peut nous fournir une indication. Si la maison a disparu, l'or qui s'y trouvait a disparu aussi. Que vous le vouliez ou non, il vous appartient. Nous devons donc faire tous nos efforts pour le retrouver.

— Je vous conseille de retrouver d'abord la maison, murmura le D^r Reinach. La maison ! éclata-t-il en agitant ses bras velus.

Il se dirigea vers le buffet.

Alice acquiesça distraitement.

— Il vaudrait peut-être mieux que nous ayons un entretien en particulier, Queen, grommela Thorne.

— Nous avons commencé franchement hier soir, je ne vois pas pourquoi nous ne continuerions pas dans le même esprit. Vous ne devez pas hésiter à parler devant le D^r Reinach. Notre hôte est manifestement un homme qui a vu bien des choses, même des choses peu orthodoxes.

Le D^r Reinach ne répondit rien. Son visage était sombre ; il vida d'une seule gorgée un petit verre de gin.

Thorne développait son exposé d'une voix de plus en plus incisive, dans une atmosphère chargée de méfiance. Il ne quittait pas le D^r Reinach des yeux.

C'était Sylvestre Mayhew lui-même qui avait fait naître ses premiers soupçons.

Thorne, ayant reçu une lettre d'Alice, avait pris ses renseignements et avait découvert l'adresse de Mayhew. Il avait expliqué au vieil infirme le désir qu'éprouvait sa fille de le revoir s'il vivait encore. Le vieux Mayhew y avait consenti avec une surexcitation bizarre. Il désirait ardemment ces retrouvailles. Il semblait redouter comme la peste ses parents qui vivaient dans la maison voisine, expliqua Thorne hardiment.

— Vraiment, Thorne ? (Le gros homme se redressa en levant les sourcils.) Vous savez bien que ce n'était pas nous qu'il redoutait, mais la pauvreté. C'était un avare.

Thorne ne prêta pas attention à l'interruption.

Mayhew, continua-t-il, l'avait chargé d'écrire à Alice pour la faire venir en Amérique. Il voulait lui léguer tous ses biens de son vivant. Avec méfiance, il s'était refusé à divulguer la cachette de son or, même à Thorne. L'or se trouvait, avait-il dit, dans la maison, mais il ne voulait révéler l'endroit à personne d'autre qu'Alice. Les autres, avait-il grogné, le cherchaient en vain depuis leur arrivée.

— À propos, interrompit Ellery, depuis combien de temps habitez-vous cette maison avec votre estimable famille, docteur Reinach ?

— Depuis à peu près un an. Vous n'attachez sûrement pas d'importance aux propos délirants d'un paranoïaque à l'agonie. Notre installation ici n'a rien de mystérieux. Il y a un peu plus d'un an, je suis venu voir Sylvestre après une longue séparation. Il vivait toujours dans sa vieille demeure. Cette maison-ci était fermée et vide. Entre parenthèses, la Maison Blanche, où nous nous trouvons, a été construite par mon beau-père, le père de Sylvestre, quand celui-ci a épousé la mère d'Alice. Sylvestre y a vécu jusqu'à la mort de mon beau-père ; à ce moment, il a emménagé dans la Maison Noire. Quand je l'ai revu, Sylvestre n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été ; il vivait de quelques croûtes, complètement seul, et il avait bien besoin de soins médicaux.

— Tout seul dans cet endroit perdu ? répéta Ellery avec incrédulité.

— Mais oui. À vrai dire, s'il a bien voulu m'autoriser à m'installer de nouveau dans cette maison qui lui appartenait, c'est parce que j'ai fait miroiter à ses yeux la perspective d'un traitement médical gratuit. Je m'en excuse, Alice, mais il était complètement déséquilibré. Si bien que Milly, Sarah et moi – Sarah vivait avec nous depuis la mort d'Olivia – sommes venus ici.

— C'était chic de votre part, remarqua Ellery. Vous avez été obligé d'abandonner votre clientèle.

— Il n'y avait pas grande clientèle à abandonner, grimaça le D^r Reinach.

— Tout de même, vous agissiez par pur dévouement fraternel, hein ?

— Oh ! je ne nie pas que nous n'ayons envisagé la possibilité d'hériter d'une partie de sa fortune. Nous pensions alors qu'elle nous revenait de droit, ignorants que nous étions de l'existence d'Alice. De la façon dont les choses ont tourné... (Il haussa les épaules.) Je suis un philosophe.

— Et ne niez pas non plus, s'écria Thorne, que, quand je suis revenu ici, au moment où Mayhew a sombré dans le coma, vous m'avez tous espionné ! Je vous gênais.

— Oh ! M^r Thorne, dit Alice en pâlisant.

— Je regrette, miss Mayhew, mais il vaut mieux que vous sachiez la vérité. Oh ! j'ai vu clair dans votre jeu, Reinach ! Alice ou pas Alice, vous vouliez cet or. Je me suis enfermé dans cette maison, à seule fin de vous empêcher de mettre la main dessus.

De nouveau, le docteur haussa les épaules. Ses lèvres lippues étaient serrées.

— Vous vouliez que nous parlions franchement, eh bien, vous êtes servi ! continua Thorne. J'ai passé six jours à chercher l'or dans cette maison, Queen, entre l'enterrement de Sylvestre et l'arrivée de miss Mayhew. J'ai tout mis sens dessus dessous, et je n'en ai pas trouvé la moindre trace. (Il regarda le gros docteur d'un air hostile.) Je vous dis qu'on l'a volé avant la mort de Mayhew.

— Allons, allons ! soupira Ellery. L'hypothèse est encore plus invraisemblable. Pourquoi, dans ce cas, aurait-on jeté un sort sur la maison pour la faire disparaître ?

— Je ne sais pas, dit le vieil avoué d'un ton féroce, mais ce que je sais, c'est qu'il s'est passé ici une chose malpropre, que tout est anormal, cauteleux, comme... comme le sourire de cet hypocrite ! Miss Mayhew, je suis navré de devoir parler ainsi de votre famille, mais je crois de mon devoir de vous avertir que vous êtes tombée parmi des vautours à figure humaine. Des vautours !

— Décidément, dit Reinach avec amertume, je vois qu'il ne faudra pas me recommander de vous.

— Je voudrais être morte, dit Alice à voix très basse.

L'avoué ne se dominait plus.

— Et ce Keith, s'écria-t-il, qui est-ce ? Que fait-il ici ? Il a une tête de gangster. Je le soupçonne, Queen...

— Vous soupçonnez apparemment tout le monde, dit Ellery en souriant.

— M^r Keith ? murmura Alice. Oh ! sûrement pas. Je... je ne crois pas qu'il soit ce genre d'homme, M^r Thorne. Il a dû avoir une existence pénible. Comme si quelque chose l'avait fait beaucoup souffrir.

Thorne leva les bras au ciel et se tourna vers le feu.

— Bornons-nous donc au problème immédiat, dit aimablement Ellery. Si je ne me trompe, nous étudions la disparition d'une maison. Existe-t-il des plans de la fameuse Maison Noire ?

— Grands dieux, non ! dit le docteur.

— Qui y habitait depuis la mort de votre beau-père, à part Sylvestre Mayhew et sa femme ?

— Et ses femmes, rectifia le docteur qui se versa un autre verre de gin. Sylvestre s'était remarié. Vous ne le saviez sans doute pas, mon enfant, ajouta-t-il à l'intention d'Alice, qui frissonna. Je n'aime pas déterrer de vieilles histoires, mais puisque nous sommes au

confessionnal... Sylvestre s'est abominablement mal conduit à l'égard de la mère d'Alice.

— Je l'avais deviné, murmura la jeune femme.

— La mère d'Alice avait du caractère. Elle s'est rebellée. Mais quand son divorce fut définitivement prononcé et qu'elle repartit en Angleterre, il se produisit chez elle une sorte de réaction et elle mourut, je crois, peu de temps après. Les journaux de New York ont annoncé son décès.

— J'étais toute petite, souffla Alice.

— Sylvestre, qui était déjà déséquilibré, quoique moins misanthrope qu'il ne l'est devenu par la suite, a fait alors la cour à une veuve fort riche ; il l'a épousée et l'a amenée vivre ici. Elle avait un fils de son premier mariage. Il fut bientôt manifeste que Sylvestre l'avait épousée pour son argent ; il la persuada de faire une donation en sa faveur de toute sa fortune, qui était fort considérable pour l'époque. Cela fait, il s'acharna aussitôt à lui rendre la vie insupportable. Résultat : elle disparut un beau jour en emmenant son fils.

— Peut-être ferions-nous mieux de changer de conversation, docteur, dit Ellery, qui voyait l'expression d'Alice.

— Nous n'avons jamais bien su ce qui s'était passé. Sylvestre l'avait-il jetée dehors ? Était-elle partie de son plein gré, incapable de supporter plus longtemps ses mauvais traitements ? En tout cas, j'ai appris par hasard, quelques années plus tard, par une notice nécrologique, qu'elle était morte dans la plus affreuse misère.

Alice le regardait, au bord de la nausée.

— Papa... a fait cela ?

— Assez, assez ! grogna Thorne. Vous allez bientôt rendre folle cette pauvre enfant ! Quel rapport cela a-t-il avec la maison ?

— Je réponds à la question de M^r Queen, fit placidement le gros homme.

Ellery étudiait les flammes, qui paraissaient le fasciner.

— La véritable question, dit sèchement l'avoué, c'est que vous m'avez surveillé dès le premier moment où j'ai mis les pieds ici. Vous n'osiez pas me laisser seul une minute. Vous avez même envoyé Keith à ma rencontre dans votre voiture lors de mes deux visites, soi-disant pour m'accompagner. Je n'ai pu être seul cinq minutes avec votre demi-frère ; vous aviez bien pris vos précautions. Là-dessus, il est tombé dans le coma et n'a pu recouvrer l'usage de la parole avant sa mort. Pourquoi ? Pourquoi cette surveillance ? Dieu sait que je suis un

homme indulgent, mais vous m'avez donné toute raison de soupçonner vos intentions.

— Je vois que vous n'êtes pas comme César, dit le docteur en riant.

— Pardon ?

— Il trouvait les gros sympathiques. Eh bien, mes bons amis, la fin du monde est peut-être proche, mais ce n'est pas une raison pour nous passer de petit déjeuner. Milly ! tonitrua-t-il.

Thorne s'éveilla à demi, comme un chien somnolent qui flaire vaguement un danger. Sa chambre était froide. Un petit jour pâle s'efforçait de pénétrer par la fenêtre. Il fouilla sous son oreiller.

— Pas un geste ! dit-il d'une voix rauque.

— Vous avez donc un revolver, vous aussi ? murmura Ellery. (Il était entièrement vêtu et semblait avoir mal dormi.) Ce n'est que moi, Thorne, je suis venu discuter un peu avec vous. Ce n'est guère difficile d'entrer chez vous, soit dit entre parenthèses.

— Que voulez-vous dire ? grommela Thorne, qui s'assit sur son lit et rangea son vieux revolver.

— Je vois que votre serrure est allée rejoindre la mienne, celle d'Alice, la Maison Noire et le trésor insaisissable de Sylvestre Mayhew.

Thorne ramena à lui le couvre-pied en crochet. Ses lèvres étaient bleuies par le froid.

— Alors, Queen ?

Ellery alluma une cigarette et pendant un instant regarda par la fenêtre les tourbillons de neige veloutée qui tombaient toujours. La neige n'avait pas cessé un seul instant depuis la veille.

— Tout cela est bien bizarre, Thorne. Le spirituel et le matériel se mêlent d'étrange façon. Je viens de pousser une reconnaissance. Cela vous intéressera d'apprendre que notre jeune ami, le colosse, a disparu.

— Keith a disparu ?

— Il n'a pas couché dans son lit. Je suis allé voir.

— Et il a été absent une grande partie de la journée d'hier.

— Justement. Notre maussade homme à toutes mains, qui semble atteint d'une forme particulièrement aiguë de cette neurasthénie que les Allemands appellent « Weltschmerz », disparaît périodiquement. Où va-t-il ? Je donnerais cher pour pouvoir répondre à cette question.

— Il n'ira pas loin avec un blizzard pareil, grommela l'avoué.

— Tout cela donne à penser. L'ami Reinach a disparu, lui aussi.

(Thorne sursauta.) Mais oui, il a dormi dans son lit, mais peu de temps, à mon avis. Sont-ils partis ensemble ou séparément ? Thorne, dit pensivement Ellery, tout cela devient d'une diablerie de plus en plus complexe.

— Cela me dépasse, dit Thorne, frissonnant de nouveau.

Ellery, avec un soupir, regarda sa montre. Elle marquait sept heures une minute.

Thorne rejeta le couvre-pied et chercha ses pantoufles sous son lit.

— Descendons, dit-il sèchement.

— Votre bacon est délicieux, M^{rs} Reinach, dit Ellery. Vous devez avoir bien du mal à vous ravitailler ici ?

— Nous avons du sang de pionnier dans les veines, dit gaiement le D^r Reinach sans laisser à sa femme le temps de répondre. (Il engloutissait des montagnes de bacon et d'œufs brouillés.) Heureusement, notre garde-manger est assez rempli pour soutenir un siège de longue durée. L'hiver est dur par ici, nous l'avons appris l'an dernier.

Keith n'était pas présent, mais la vieille M^{rs} Fell était là. Elle mangeait voracement, avec cette franche gloutonnerie des vieillards auxquels il ne reste d'autre volupté que leur ventre. Toutefois, bien qu'elle ne dît mot, elle s'arrangeait, tout en mangeant, pour ne pas quitter Alice des yeux. Celle-ci avait un air hagard.

— Je n'ai pas très bien dormi, dit Alice en jouant avec sa tasse de café. (Son enrouement avait augmenté.) Quelle affreuse neige ! Ne pourrions-nous arriver à partir aujourd'hui ?

— Tant que la neige durera, je crains bien que ce ne soit impossible, dit doucement Ellery. Et vous, docteur ? Avez-vous mal dormi, vous aussi, ou bien vos nerfs n'ont-ils pas été ébranlés par cette maison escamotée sous votre nez ?

Les yeux du gros docteur étaient bordés de rouge ; ses paupières faisaient des poches. Pourtant, il répliqua en riant :

— Moi ? Je dors toujours bien. J'ai la conscience tranquille. Pourquoi ?

— Oh ! pour rien. Où est l'ami Keith, ce matin ? Il n'aime guère la compagnie, n'est-ce pas ?

M^{rs} Reinach avala un muffin d'un seul coup. Son mari lui lança un coup d'œil et elle s'enfuit à la cuisine.

— Dieu seul le sait, répliqua le gros homme. Il est aussi insaisissable qu'un courant d'air. Ne vous inquiétez pas : il est

inoffensif.

Ellery repoussa sa chaise avec un soupir.

— Les vingt-quatre heures qui viennent de s'écouler n'ont pas atténué l'étrangeté de l'événement. Si vous voulez bien m'excuser, je vais jeter un nouveau coup d'œil sur cette maison qui n'est plus là. (Thorne fit mine de se lever.) Non, non, Thorne, je préfère y aller seul.

Il se vêtit le plus chaudement qu'il put et sortit. La neige s'était amoncelée jusqu'aux fenêtres du rez-de-chaussée. Les arbres avaient presque disparu sous la neige. Quelqu'un avait commencé à frayer un sentier grossier qui partait de la porte et se prolongeait pendant quelques mètres. La neige l'avait déjà à moitié effacé.

Ellery, immobile, aspirait à longs traits l'air glacé. Il contemplait à sa droite l'espace vide où s'était élevée la Maison Noire. Dans cette direction, on distinguait de vagues traces qui se dirigeaient vers les bois. Ellery remonta son col pour se protéger contre le vent cinglant et il s'enfonça dans la neige qui lui venait à la taille.

Sa marche était difficile, mais pas désagréable. Au bout de quelques instants, il se sentit réchauffé. Le monde autour de lui était blanc et silencieux. C'était un monde inconnu et étrange.

Quand il eut traversé l'espace vide et qu'il fut entré dans le sous-bois, il eut la sensation de pénétrer dans un autre monde encore. Tout était calme, blanc et beau, d'une beauté surnaturelle. La neige drapait les arbres, leur donnait un aspect nouveau, changeait leurs formes banales en étranges motifs décoratifs.

Parfois, un paquet de neige se détachait d'une branche basse et tombait sur sa tête.

Les branches, en s'interposant entre le ciel et la terre, avaient empêché la neige d'effacer aussi rapidement les traces mystérieuses. C'étaient des traces décidées qui filaient tout droit vers un but qu'elles connaissaient bien. Ellery hâta le pas ; il pressentait une découverte, et cela le surexcitait.

Soudain, le monde s'obscurcit.

Il eut une impression bizarre. La neige devint grise, de plus en plus grise, d'un gris très foncé qui tourna finalement au noir de jais, comme si un flot d'encre l'avait recouverte. Avec quelque surprise, il sentit contre sa joue son baiser humide et froid.

Quand il rouvrit les yeux, il était étendu sur le dos dans la neige et Thorne se penchait au-dessus de lui ; son nez faisait saillie comme une stalactite dans son visage.

— Queen ! cria le vieil avoué en le secouant. Ça va ?

Ellery s'assit et se passa la langue sur les lèvres.

— Aussi bien que possible, gémit-il. Qu'est-ce qui m'a frappé ? On aurait dit un sérieux coup de tonnerre ! (Il se massa la nuque et se remit en chancelant sur ses pieds.) Eh bien, mon cher Thorne, il semble que nous ayons atteint la frontière du pays enchanté.

— Vous avez le déliré ? demanda anxieusement l'avoué.

Ellery chercha autour de lui les traces qui auraient dû s'y voir. Mais, à l'exception des empreintes laissées par Thorne, il n'y avait plus rien. Ellery avait dû rester évanoui un bon moment.

— Défense d'aller plus loin, dit-il avec une grimace. Pas toucher, bas les pattes, mêle-toi de ce qui te regarde. Au-delà de cette frontière invisible, les génies montent leur garde vigilante. Toutes mes excuses, Thorne. Est-ce vous qui m'avez sauvé la vie ?

Thorne furetait à droite et à gauche, explorant les bois silencieux.

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. En tout cas, je vous ai aperçu, couché par terre. J'ai eu peur... je vous ai cru mort.

— Cela n'aurait rien eu d'invraisemblable, dit Ellery avec un frisson.

— Quand vous êtes parti, Alice est remontée dans sa chambre. Reinach a parlé d'aller faire un petit somme, et je suis sorti à mon tour. J'ai marché quelque temps dans le chemin couvert de neige, puis j'ai pensé à vous et je suis revenu sur mes pas. L'empreinte de vos pieds était presque effacée, mais encore assez visible pour m'amener jusqu'à la lisière du bois. Finalement, je vous ai aperçu. Les traces sont effacées, maintenant.

— Cela ne me plaît guère, et pourtant c'est bon signe, en un certain sens.

— Ce qui veut dire ?

— Je ne peux imaginer qu'une puissance surnaturelle s'abaisse à une si vile agression.

— Oui, maintenant la guerre est déclarée, murmura Thorne. Le mystérieux X... ne reculera devant rien.

— En tout cas, c'est une guerre anodine. J'étais à sa merci et il aurait pu me tuer aussi facilement que...

Il s'arrêta court. Un claquement sec, rappelant, en plus fort, le bruit d'une pomme de pin qui éclate dans les flammes ou d'une branche gelée qui se brise net, venait de se faire entendre. Puis ils perçurent un écho atténué mais qui ne laissait pas de doute : c'était un coup de feu.

— Cela vient de la maison ! cria Ellery. Venez vite !

Thorne pâissait tout en s'enfonçant dans la neige.

— Un coup de feu... J'oubliais que j'avais laissé mon revolver sous mon oreiller. Croyez-vous que...

Ellery fouilla dans sa poche.

— Moi, j'ai encore le mien... Mais non ! Sapristi... je suis refait. (Ses doigts glacés tâtèrent le barillet.) On a ôté les balles. Et je n'en ai pas d'autres.

Il se tut, la bouche dure.

Ils trouvèrent Reinach et les dames qui couraient en tous sens comme des animaux affolés ; ils cherchaient on ne savait quoi.

— Vous avez entendu, vous aussi ? cria le gros homme à leur entrée, surexcité. On a tiré un coup de feu !

— Où ça ? demanda Ellery, jetant les yeux de tous côtés. Où est Keith ?

— Je ne sais pas. Milly pense que cela venait de derrière la maison. Je somnolais, et je ne me suis pas bien rendu compte. Un coup de revolver ! Enfin, il jette le masque !

— Qui ça ? demanda Ellery.

Le gros docteur haussa les épaules. Ellery courut dans la cuisine et ouvrit la porte de service. Dehors, la neige était vierge. Il rentra au salon. Alice, d'une main tremblante, nouait une écharpe autour de son cou.

— Je ne sais pas combien de temps vous avez l'intention de passer dans cet horrible endroit, dit-elle d'une voix émue, mais moi, j'en ai assez. Merci bien ! M^r Thorne, j'insiste pour que vous me rameniez immédiatement. Immédiatement ! Je ne resterai pas une minute de plus ici !

— Voyons, voyons, miss Mayhew, dit Thorne d'une voix attristée en lui prenant les mains, je ne demanderais pas mieux. Mais vous voyez bien...

Ellery, qui grimpait au premier quatre à quatre, n'entendit pas la suite. Il courut vers la chambre de Thorne, ouvrit la porte d'un coup de pied et renifla. Avec un sourire assez contraint, il s'approcha du lit défait et souleva l'oreiller. Il aperçut un revolver à gros barillet. Il l'examina : il était vide. Il approcha le canon de son nez.

— Eh bien ? demanda Thorne dans l'embrasure de la porte.

Alice s'accrochait à son bras.

— Eh bien, répéta Ellery, nous sommes maintenant en présence d'un fait, et non plus d'une fantasmagorie. Comme vous le disiez tout

à l'heure, c'est la guerre. On s'est servi de votre revolver pour tirer ce coup de feu. Le barillet est encore chaud, le canon fume encore et si vous respirez fort, vous sentirez la poudre. Les balles ont disparu, qui plus est.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? gémit Alice.

— Que nous avons affaire à un adversaire extrêmement malin. C'était un innocent stratagème pour nous faire rentrer, Thorne et moi. Le coup de feu était probablement à la fois un avertissement et un appât.

Alice s'effondra sur le lit.

— Alors, vous croyez que...

— Oui, dit Ellery, dorénavant nous sommes prisonniers ici, miss Mayhew. Nous n'avons pas le droit de franchir les limites de notre prison. Je me demande pourquoi, au juste, ajouta-t-il en fronçant les sourcils.

La journée fut interminable et confuse. Le monde extérieur était de plus en plus étouffé dans la neige ; l'air semblait un bloc compact de blancheur, le ciel même paraissait s'être ouvert pour lâcher toutes ses réserves de neige, présentes et futures.

À midi, le jeune Keith réapparut, toujours maussade et taciturne. Il avala quelque chose de chaud et, sans explication, regagna sa chambre. Le D^r Reinach déambula en silence pendant quelque temps, puis il disparut. Il ne rentra que pour le dîner, muet, trempé et crotté. Plus le temps passait, moins on parlait. Thorne, en désespoir de cause, s'empara d'une bouteille de whisky. À huit heures, Keith redescendit, se fit chauffer du café, en but trois tasses et remonta. Le D^r Reinach semblait avoir perdu sa bonne humeur ; il était morose, hargneux, même ; il n'ouvrait la bouche que pour rabrouer sa femme.

La neige tombait toujours.

Ils montèrent se coucher de bonne heure, peu désireux de prolonger la soirée.

À minuit, la tension était devenue trop forte, même pour les nerfs d'acier d'Ellery. Depuis plusieurs heures, il arpentait sa chambre, tisonnait le feu, passait en revue dans son esprit toutes les hypothèses qui s'échelonnaient entre l'improbabilité et l'invraisemblance criante. Il avait une migraine effroyable. Il n'était pas question pour lui de dormir.

Poussé par un instinct qu'il n'essaya même pas d'analyser, il enfila son pardessus et sortit dans le corridor glacé.

La porte de Thorne était fermée ; Ellery entendait le lit du vieil

avoué qui craquait et grinçait sous son poids. Il faisait noir comme dans un four et Ellery avançait à tâtons. Soudain, son orteil se prit dans un accroc du tapis ; pour retrouver l'équilibre, il fit un effort qui l'envoya heurter le mur avec un bruit sourd, tandis que ses talons frappaient la plinthe avec fracas.

Il ne s'était pas encore redressé quand il entendit un cri étouffé poussé par une voix de femme. Le cri venait de l'autre côté du couloir, de la chambre d'Alice Mayhew, semblait-il. C'était une exclamation si faible et en même temps si pleine de terreur, qu'il traversa le couloir d'un bond, cherchant une allumette dans sa poche. Il trouva en même temps la porte et l'allumette. Il craqua celle-ci et ouvrit le battant. Il s'arrêta sur le seuil, éclairé par la faible lueur vacillante.

Alice était assise dans son lit, le couvre-pied ramené jusqu'à ses épaules ; ses yeux brillaient dans la pénombre. Devant le tiroir ouvert d'une commode, qu'il venait d'être surpris en train de fouiller, se tenait le D^r Reinach tout habillé, les souliers boueux, les yeux mi-clos dans un visage inexpressif.

— Ne bougez pas, docteur, s'il vous plaît, dit Ellery au moment où son allumette s'éteignait. Mon revolver est inutilisable en tant qu'arme à feu, mais il peut encore servir comme instrument contondant.

Il s'avança vers une petite table sur laquelle il avait remarqué une lampe à pétrole, frotta une autre allumette, alluma la lampe et se recula, toujours dos à la porte.

— Oh ! merci, murmura Alice.

— Que s'est-il passé, miss Mayhew ?

— Je... je ne sais pas. Je dormais mal. Je me suis réveillée il y a un instant en entendant craquer le parquet, et vous êtes entré. Comme je vous remercie ! s'écria-t-elle soudain.

— Mais vous avez crié ?

— Ah ! (Elle soupira comme un enfant fatigué.) Je... Oncle Herbert ! s'exclama-t-elle soudain. Que faites-vous dans ma chambre ?

Les yeux du gros homme s'ouvrirent, respirant une aimable innocence ; il retira sa main du tiroir et le ferma, puis redressa sa corpulence éléphantine.

— Ce que je faisais, ma chère enfant ? ronronna-t-il. Mais je suis venu voir comment vous alliez. (Ses yeux étaient fixés sur la ligne blanche des épaules d'Alice qui dépassaient du couvre-pied.) Vous avez été si déprimée toute la journée... J'étais poussé par un instinct tout à fait paternel. Je regrette de vous avoir fait peur.

— Docteur, soupira Ellery, je crains de ne vous avoir mal jugé. Ce

que vous venez de dire n'est pas malin, c'est même franchement stupide. Vos paroles se ressentent sans doute de la confusion bien compréhensible où vous vous trouvez. Miss Mayhew n'a guère de chances de se trouver dans le tiroir d'une commode, si grand soit-il. Cet individu a-t-il porté la main sur vous ? demanda-t-il à Alice avec véhémence.

— Sur moi ? (Elle eut un sursaut de répugnance.) Non. S'il m'avait touchée dans l'obscurité, je... je crois que je serais morte !

— Trop aimable ! dit le D^r Reinach d'un air vexé.

— Alors, que cherchiez-vous, docteur ? demanda Ellery.

Le gros homme pivota de façon à avoir la porte à sa droite.

— J'ai l'oreille droite très dure, c'est bien connu, dit-il en riant. Bonne nuit, Alice, faites de beaux rêves. Voulez-vous me laisser passer, Don Quichotte ?

Ellery ne quitta pas des yeux le visage inexpressif du gros homme jusqu'à ce que la porte se fût refermée. Le dernier écho du rire du docteur se dissipa. Ellery et Alice restèrent un moment silencieux.

Alice s'enfonça dans son lit et serra le couvre-pied à deux mains.

— Je vous en prie, M^r Queen ! Emmenez-moi dès demain. C'est sérieux. Vraiment. Je... je ne peux pas vous dire comme tout cela me fait peur. Chaque fois que je pense à... à... Comment peut-il arriver des choses pareilles ? Nous ne sommes pas dans un endroit normal. Nous deviendrons tous fous si nous restons ici davantage. Vous allez m'emmener, dites ?

— Êtes-vous effrayée à ce point, miss Mayhew ? demanda doucement Ellery en s'asseyant au bout du lit.

— Je meurs de peur, souffla-t-elle.

— Dans ce cas, Thorne et moi ferons de notre mieux demain. (Il lui tapota le bras à travers le couvre-pied.) Je regarderai si je puis réparer la voiture. Il paraît qu'il reste un peu d'essence dans le réservoir. Nous roulerons aussi longtemps que nous le pourrons et nous finirons la route à pied.

— Mais avec si peu d'essence... Oh ! et puis, tant pis ! (Elle le regardait avec de grands yeux.) Croyez-vous qu'il nous laissera faire ?

— Qui ça, il ?

— Celui qui...

Ellery se leva en souriant.

— À chaque jour suffit sa peine. Tâchez de dormir un peu ; la journée sera fatigante.

— Croyez-vous que je... Est-ce qu'il...

— Laissez la lampe allumée et calez une chaise contre la poignée de la porte quand je serai parti. (Il regarda autour de lui.) À propos, miss Mayhew, possédez-vous quelque chose que le D^r Reinach aurait pu vouloir s'approprier ?

— Cela m'a intriguée, moi aussi. Je ne vois pas ce qu'il pouvait désirer me prendre. Je suis si pauvre, M^r Queen... Une vraie Cendrillon. Non, je n'ai rien... que les vêtements que j'ai apportés.

— Pas de vieilles lettres ? de vieux papiers ? de souvenirs ?

— Rien qu'une vieille photo de maman.

— Hum ! Le D^r Reinach ne me fait pas l'effet d'un tel sentimental. Eh bien, bonsoir ! N'oubliez pas la chaise. Je vous garantis que vous n'avez rien à craindre.

Il attendit dans l'obscurité glaciale du corridor de l'avoir entendue sortir de son lit et pousser sa chaise contre la porte avant de rentrer dans sa chambre.

Il y trouva Thorne, vêtu d'une robe de chambre élimée et qui faisait penser à un spectre lugubre et hagard.

— Salut, esprit errant ! Vous ne dormez pas non plus ?

— Dormir ! (L'avoué frissonna.) Comment un honnête homme pourrait-il dormir dans cette damnée maison ? Vous avez l'air bien guilleret.

— Pas guilleret, mais alerte. (Ellery s'assit et alluma une cigarette.) Je vous ai entendu vous agiter dans votre lit, il y a quelques instants. Est-il arrivé quelque chose pour vous en faire sortir par ce froid ?

— Non, rien, l'énervement. (Thorne se leva et se mit à arpenter la pièce.) D'où venez-vous ?

Ellery lui raconta l'épisode.

— Ce Reinach est un homme remarquable, conclut-il, mais nous ne devons pas nous laisser dominer par notre admiration. Il va falloir renoncer, Thorne ; pour le moment, tout au moins. J'avais espéré... Enfin ! J'ai promis à cette pauvre fille. Nous partirons demain comme nous pourrons.

— Et, au mois de mars, une expédition de secours retrouvera nos cadavres raidis par le froid. Merci bien ! dit Thorne piteusement. Sauf que, après tout, la mort par congélation est peut-être encore préférable à cette affreuse maison. Je dois avouer que vous me décevez un peu, Queen, ajouta-t-il en le regardant bizarrement. Après tout ce que j'avais entendu raconter sur vos talents professionnels...

— Je n'ai jamais eu la prétention d'être un magicien ou un théologien, dit Ellery en haussant les épaules. Ce qui s'est passé, ou bien relève de la magie la plus noire, ou bien est la preuve tangible qu'il y a des miracles.

— On le dirait, grommela Thorne. Pourtant, si on y réfléchit sérieusement... Que diable, la raison s'y oppose !

— Je vois que l'homme de loi réapparaît en vous après la première émotion, dit sèchement Ellery. Je reconnais que c'est bien dommage d'être obligés de partir. J'ai horreur de capituler, surtout en ce moment.

— En ce moment ? Que voulez-vous dire ?

— Vous n'avez sans doute pas encore suffisamment repris vos esprits pour analyser correctement ce petit problème. Aujourd'hui, j'y ai réfléchi. La solution m'échappe encore, mais je suis près du but... très près, ajouta-t-il doucement.

— Vous voulez dire que vous avez vraiment...

— C'est une affaire étonnante, dit Ellery, vraiment extraordinaire... Il n'y a pas de mots pour la décrire en termes adéquats. Si j'avais des dispositions religieuses... (Il souffla pensivement une bouffée de fumée.) Il faut aller aux éléments fondamentaux, comme dans tous les grands problèmes. Un pactole est caché dans une maison. La maison disparaît. Pour trouver l'or, il faut d'abord trouver la maison. Je crois...

— À part vos simagrées avec le balai de Keith, l'autre matin, je ne me souviens pas que vous ayez fait grand-chose pour cela, s'écria Thorne. Trouver la maison, c'est bien joli !... Vous êtes resté assis à attendre... je ne sais quoi.

— Exactement.

— Quoi ?

— Attendre. Voilà mon ordonnance, mon ami. C'est par un sceau magique que nous exorciserons le démon de la Maison Noire.

— Le sceau ? Le démon ? répéta Thorne en ouvrant de grands yeux.

— Attendre. Voilà tout. Dieu sait si j'attends !

Thorne semblait intrigué et soupçonneux ; il paraissait redouter quelque mauvaise plaisanterie, née du simple amour de la contradiction de son ami. Ellery fumait toujours paisiblement.

— Attendre ! Attendre quoi, grands dieux ? Vous êtes encore plus exaspérant que cet horrible obèse. Qu'est-ce que vous attendez ?

Ellery le regarda. Il se leva, lança son mégot dans les tisons et posa la main sur le bras du vieil homme.

— Allez vous coucher, Thorne. Si je vous le disais, vous ne me croiriez pas.

— Queen, il faut me le dire ! Si je n'arrive pas à voir clair rapidement dans cette affaire, je deviendrai fou.

Ellery parut surpris sans raison apparente. D'une manière tout aussi inexplicable, il frappa sur l'épaule de Thorne en éclatant de rire.

— Allez vous coucher ! répéta-t-il en pouffant.

— Mais il faut m'expliquer...

Ellery soupira en reprenant son sérieux.

— Impossible, cela vous ferait rire.

— Je n'en ai pourtant pas envie.

— Et il n'y a pas de quoi, Thorne. Tout à l'heure, j'étais en train de vous dire que, si le pauvre pécheur que je suis avait des dispositions religieuses, il serait devenu à tout jamais dévot au cours de ces trois derniers jours. Mon cas doit être désespéré. Mais tout de même, j'aperçois là-dedans un pouvoir surnaturel...

— Cabotin ! grogna le vieil avoué. Prétendre apercevoir la main de Dieu dans... Ne blasphémez donc pas ! Nous ne sommes pas tous aussi païens que vous.

Ellery regarda par la fenêtre la nuit sans lune et la grisaille étincelante du paysage couvert de neige.

— La main de Dieu ? murmura-t-il. Non, Thorne, si cette affaire est résolue, ce sera par... par un char.

— Un char ? répéta faiblement Thorne. Un char ?

— C'est une façon de parler. Je veux dire par le char de Phaéton.

L'aurore du troisième jour apparut, maussade, grisâtre et aussi peu prometteuse que possible. Chose incroyable, il neigeait toujours autant et le ciel entier semblait tomber morceau par morceau.

Ellery passa le plus clair de son temps au garage, à tripoter le moteur de la Lincoln. Il laissa la porte grande ouverte pour qu'on pût bien apercevoir ce qu'il faisait. Il ne s'y connaissait guère en mécanique et, dès le début, il eut l'impression de s'être engagé dans une voie sans issue.

Vers la fin de l'après-midi, après des heures de vaines tentatives, il découvrit un petit fil qui lui parut débranché ; il pendillait, apparemment inutile, alors que la logique eût voulu qu'il fût connecté quelque part. Ellery chercha et trouva un embranchement.

Il appuya sur le starter et entendit le moteur froid se ranimer en toussotant. Une silhouette boucha soudain l'entrée du garage. Ellery coupa le contact et leva la tête.

C'était Keith dont la masse sombre se détachait sur la neige. Les jambes écartées, il tenait dans chaque main un grand bidon.

— Salut ! dit Ellery sans élever la voix. Je vois que vous avez repris forme humaine. Vous voilà revenu sur la terre pour quelques courts instants ?

— Vous allez quelque part, M^r Queen ? demanda Keith sans se démonter.

— Certainement. Pourquoi ? Avez-vous l'intention de m'en empêcher ?

— Ça dépend de l'endroit où vous allez !

— Ah ! des menaces. Et si je vous disais d'aller vous-même au diable ?

— Dites tout ce que vous voudrez. Vous ne partirez pas d'ici sans que je sache où vous allez.

— Il y a en vous une franchise naïve qui m'attire malgré tout, dit Ellery en souriant. Allons, je vais vous le dire. Thorne et moi ramenons miss Mayhew en ville.

— Alors, ça va. Vous pouvez les prendre si c'est comme ça. C'est de l'essence.

Ellery scruta son visage : il était creusé par la fatigue et l'inquiétude. Keith posa les bidons sur le sol de ciment.

— De l'essence ! Où diable l'avez-vous trouvée ?

— Mettons que je l'aie découverte dans une vieille tombe peau-rouge.

— Très bien.

— Je vois que vous avez réparé la voiture de Thorne. Ça n'était pas la peine, j'aurais pu le faire.

— Alors, pourquoi ne pas l'avoir fait ?

— Parce qu'on ne me l'a pas demandé.

Le géant tourna les talons et s'éclipsa.

Assis derrière le volant, Ellery fronçait les sourcils. Il descendit, ramassa les bidons et en transvasa le contenu dans le réservoir. Il remonta dans la voiture, mit le moteur en route et, le laissant tourner avec le ronronnement d'un gros chat, il regagna la maison.

Il monta dans la chambre d'Alice. Un manteau sur les épaules, elle regardait à la fenêtre et sursauta en l'entendant frapper.

— M^r Queen, vous êtes donc arrivé à réparer la voiture de M^r Thorne ?

— Enfin, un succès, dit Ellery en souriant. Êtes-vous prête ?

— Oh ! oui ! Je me sens tellement mieux maintenant que je sais que nous allons partir ! Croyez-vous que nous aurons beaucoup de mal ? J'ai vu Keith apporter des bidons. C'était de l'essence, n'est-ce pas ? C'est gentil de sa part. Je n'ai jamais pensé qu'un charmant garçon comme lui...

Elle se troubla. Ses joues étaient rouges et ses yeux plus brillants qu'ils n'avaient jamais été ces derniers jours. Son enrouement semblait aller mieux.

— Avec la neige, ce sera peut-être difficile, mais nous avons des chaînes. Avec un peu de chance, ça devrait marcher. C'est une puissante...

Ellery s'arrêta net, les yeux fixés sur le tapis usé. Il était à la fois ému et pétrifié.

— Qu'y a-t-il donc, M^r Queen ?

— Ce qu'il y a ? (Ellery leva les yeux et respira très profondément.) Rien du tout. Les dieux nous sont cléments ; tout va bien !

Elle regarda à son tour le tapis.

— Oh... le soleil ! (Avec une exclamation de bonheur, elle se

tourna vers la fenêtre.) Tiens, mais il ne neige plus ! Le soleil se montre... enfin !

— Il était grand temps, dit Ellery avec bonne humeur. Voulez-vous vous préparer ? Nous partons tout de suite.

Ramassant les bagages de la jeune femme, il sortit d'un pas si vigoureux que le plancher vétuste en trembla. Il traversa le corridor, entra dans sa chambre qui était en face de celle d'Alice et fit sa valise en sifflant.

On échangeait des adieux bruyants dans le living-room. On se serait cru dans une maison normale, entre gens normaux, dans une situation normale. Alice était même très gaie, tout comme si elle n'abandonnait pas une fortune, peut-être à tout jamais.

Elle posa son sac sur la cheminée, à côté de la grande photo de sa mère, mit son chapeau, embrassa M^{rs} Reinach, déposa un baiser rapide sur la joue flétrie de M^{rs} Fell et sourit sans rancune au D^r Reinach. Elle revint vers la cheminée, saisit son sac, jeta un long regard énigmatique sur le visage fatigué de Keith et courut vers la voiture comme si le diable en personne était à ses trousses.

Thorne était déjà installé sur le siège arrière. Son visage exprimait l'incroyable bonheur d'un condamné qui apprend sa grâce au pied de l'échafaud. Il rayonnait autant que le soleil couchant.

Ellery suivait Alice avec un peu moins de hâte. Les bagages étaient déjà chargés. Tout était prêt. Il se mit au volant, appuya sur le démarreur, desserra le frein.

Le gros docteur masquait l'entrée de la porte de sa vaste corpulence.

— Vous reconnaîtrez le chemin ? cria-t-il. Tournez sur votre droite au bout de l'allée et continuez toujours tout droit. Vous ne pouvez pas vous tromper : vous retomberez sur la grand-route dans à peu près...

Les derniers mots furent noyés dans le bruit du moteur. Ellery fit au revoir de la main. Alice, assise derrière à côté de Thorne, se retourna avec un rire nerveux. Thorne rayonnait.

La voiture sortit cahin-caha de l'allée et s'engagea sur la droite.

La nuit tombait rapidement. Ils n'avançaient qu'à grand-peine et très lentement ; malgré les chaînes, la grosse voiture dérapait et patinait. Ellery dut bientôt allumer les phares.

Il conduisait sans se laisser distraire une seconde. Personne ne parlait.

Ils mirent ce qui leur parut des heures pour rejoindre la grand-route. Mais, à partir de ce moment, la voiture ressuscita brusquement

car la route avait été déblayée par un chasse-neige. Ils arrivèrent bientôt à la petite ville voisine.

En voyant les lumières, les mes pavées, les maisons solides, Alice poussa un cri de joie. Ellery s'arrêta dans une station-service et fit faire le plein.

— Nous n'en avons plus pour bien longtemps, miss Mayhew, dit Thorne d'un ton rassurant. Nous serons sous peu à New York, par le pont de Triborough.

— Comme c'est bon d'être encore en vie !

— Bien entendu, vous viendrez chez moi. Ma femme sera enchantée. Après ce...

— Comme vous êtes gentil, M^r Thorne ! Je ne pourrai jamais vous remercier suffisamment. (Elle s'arrêta, toute surprise.) Que se passe-t-il, M^r Queen ?

Ellery avait fait une chose étrange : il avait freiné à un croisement et posé une question à voix basse au policeman de service. Celui-ci le dévisagea avec étonnement et répondit par gestes. Ellery s'engagea à petite allure dans une rue.

— Qu'y a-t-il ? répéta Alice en se penchant en avant.

— Vous n'avez pas pu vous perdre, dit Thorne en fronçant les sourcils. Le panneau indiquait nettement...

— Non, ce n'est pas cela, dit Ellery d'un air préoccupé. Je viens seulement d'avoir une idée.

Alice et le vieil avoué se regardèrent, interloqués. Ellery se gara devant un grand immeuble en pierre orné d'une lanterne verte et y entra. Il y resta un quart d'heure et ressortit en sifflotant.

— Queen, dit brusquement Thorne, l'œil rivé sur la lanterne, que se passe-t-il ?

— Quelque chose à quoi il faut mettre un terme.

Ellery fit demi-tour et revint au croisement où il s'était arrêté. Il prit sur sa gauche.

— Vous tournez du mauvais côté, dit nerveusement Alice. C'est par là que nous sommes arrivés, j'en suis sûre.

— Vous avez raison, miss Mayhew, c'est bien par là, en effet.

Elle retomba sur son siège, terrifiée à la seule pensée de retourner là d'où ils venaient.

— Nous retournons là-bas, dit Queen.

— Quoi ? éclata Thorne, se redressant d'un bond.

— Je voudrais tout oublier, toutes ces affreuses gens, gémit Alice.

— Moi, j'ai la mémoire remarquablement longue. D'ailleurs, nous amenons des renforts. Regardez derrière vous, vous verrez une voiture qui nous suit : c'est une voiture de police, et à son bord se trouvent le commissaire de la ville et un détachement d'hommes sûrs.

— Mais pour quoi faire, M^r Queen ? s'écria Alice.

Thorne ne dit rien ; il avait repris son air malheureux et fixait en silence la nuque d'Ellery.

— Parce que j'ai ma réputation professionnelle à soutenir, répliqua Queen. Parce qu'on m'a joué un tour de passe-passe par trop astucieux.

— Un tour de passe-passe ? répéta-t-elle sans comprendre.

— Maintenant, moi aussi, je vais faire le magicien. Vous avez vu une maison disparaître, dit-il en riant doucement, eh bien, moi, je vais la faire réapparaître !

Trop stupéfaits pour répondre, ses compagnons scrutaient sa nuque en silence.

— D'ailleurs, continua Ellery d'une voix plus dure, même si nous décidons de fermer les yeux sur une peccadille comme l'escamotage d'une maison, nous ne pouvons pas en conscience fermer les yeux sur... un meurtre.

La Maison Noire était réapparue. Ce n'était pas un mirage ; c'était une maison solide, robuste, salie par le temps ; on n'aurait jamais pensé en la voyant que l'idée lui serait venue de trouver des ailes et de s'envoler dans l'espace.

Elle se dressait là où elle avait toujours été. Ils l'aperçurent dès qu'ils s'engagèrent dans l'allée. Sa silhouette se découpait en noir sur le clair de lune ; c'était bien une maison substantielle et tangible.

Thorne et Alice ne trouvèrent pas une parole à dire ; bouche bée, ils regardaient ce miracle encore plus grand que celui de la disparition.

Ellery s'arrêta, sauta à terre, fit un signe à la voiture qui les suivait et traversa en courant le terre-plein neigeux qui les séparait de la Maison Blanche dont les fenêtres étaient éclairées. Un essaim de policiers se rua sur les talons d'Ellery. Thorne et Alice suivaient, eux aussi, complètement ahuris.

Ellery, d'un coup de pied, ouvrit la porte de la Maison Blanche. Il tenait son revolver à la main et, à la façon dont il le serrait, il ne pouvait faire de doute qu'il l'eût rechargé.

— Re-bonjour ! dit-il en pénétrant dans le living-room. Mais non, ce n'est pas un fantôme. C'est bien le fiston de l'inspecteur Queen en chair et en os. À moins que ce ne soit Némésis, la déesse de la vengeance. Bonsoir, tout le monde ! Comment, D^r Reinach, pas le moindre petit sourire hospitalier ?

Le gros homme, qui était en train de porter à ses lèvres un verre de whisky, suspendit son geste. Toute couleur disparut de ses bajoues, qui semblaient être devenues grisâtres.

M^{rs} Reinach se recroquevillait dans un coin et M^{rs} Fell ouvrait tout grands des yeux stupides. Seul, Nick Keith ne parut guère surpris. Il était debout près d'une fenêtre, emmitoufflé jusqu'aux oreilles ; sur son visage, on apercevait un mélange d'amertume, d'admiration et, chose étrange, de soulagement.

— Fermez la porte !

Les policiers qui suivaient Ellery se déployèrent en silence. Alice s'effondra sur une chaise, ses yeux affolés scrutant avec une intensité farouche le visage du D^r Reinach.

Soudain, on entendit un léger bruit et un des policiers fit un bond en direction de la fenêtre où se tenait Keith quelques instants plus tôt. Mais Keith n'était plus là. Il bondissait comme un daim dans la neige en direction du bois.

— Ne le laissez pas échapper ! cria Ellery.

Trois policiers sautèrent à leur tour par la fenêtre, revolver au poing. Des coups de feu crépitèrent. La nuit fut rayée d'éclairs orangés.

Ellery s'approcha du feu et se chauffa les mains. Le D^r Reinach, très lentement, se rassit dans son fauteuil. Thorne s'assit lui aussi et se prit la tête dans les mains.

Ellery se tourna vers eux.

— Je vous en ai dit assez, capitaine, sur ce qui s'est passé ici depuis notre arrivée, pour que vous compreniez sans peine ce que je vais exposer.

Un homme trapu, en uniforme, fit un bref signe d'acquiescement.

— Voyez-vous, Reinach, hier soir, pour la première fois de ma vie, continua Ellery, j'ai dû m'avouer que j'avais été aidé par... Enfin, je vous le dis à vous qui êtes impliqué dans cette extraordinaire affaire, sans l'aide du bon Dieu, vous auriez réussi dans vos desseins contre l'héritage d'Alice Mayhew.

— Vous me décevez, dit le gros docteur du fond de son fauteuil.

— Vous m'en voyez navré, dit Ellery avec un sourire. Écoutez bien, homme de peu de foi. Lorsque M^r Thorne, miss Mayhew et moi-même sommes arrivés ici, le soir tombait. Au premier, dans la chambre que vous aviez eu l'amabilité de me préparer, j'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu le soleil se coucher. Cela n'est rien, cela n'a l'air de rien, un pauvre coucher de soleil. Une chose aussi banale n'a d'intérêt que pour les poètes, les météorologistes et les astronomes. Mais, pour la première fois peut-être, le soleil avait une importance vitale pour la découverte de la vérité... c'était vraiment le char de Phaéton dissipant les ténèbres.

» Suivez-moi bien : la chambre de miss Mayhew donnait sur la façade opposée à la mienne. Si le soleil se couchait face à ma fenêtre, ma chambre était donc orientée vers l'ouest et la sienne vers l'est. Parfait ! Nous avons bavardé, nous sommes allés nous coucher. Le lendemain matin, je me suis réveillé à sept heures – à la saison où nous sommes, le soleil vient juste de se lever à cette heure-là – or, qu'ai-je vu ? J'ai vu le soleil illuminer ma fenêtre.

Un sarment crépita dans le feu. Le petit homme trapu en uniforme

s'agita nerveusement.

— Vous ne comprenez donc pas ? s'écria Ellery. Le soleil s'était couché en face de ma fenêtre, et voilà qu'il se levait du même côté !

Le D^r Reinach le dévisageait avec un léger ressentiment. Ses bajoues avaient repris leurs couleurs. Il leva son verre avec un geste qui ressemblait à un toast et le vida d'un trait.

— La signification de ce phénomène insolite ne m'apparut pas immédiatement, continua Ellery. Beaucoup plus tard seulement, cela me revint à l'esprit et je compris vaguement que le hasard, la Nature, ou Dieu, comme vous voudrez, avait mis entre mes mains le moyen de comprendre ce phénomène colossal, bouleversant, d'une maison qui disparaît une belle nuit de la surface du globe.

— Grands dieux ! murmura Thorne.

— Je n'étais pas certain. Je ne me fiais pas à mes souvenirs. Il me fallait une confirmation, un moyen d'étayer mes soupçons. Aussi, tandis qu'il neigeait sans arrêt, que la neige tendait son rideau devant le soleil qu'elle masquait, j'ai attendu. J'ai attendu qu'il cesse de neiger et que le soleil reparaisse. Quand il a reparu, soupira Ellery, le doute n'était plus possible. Il est d'abord apparu face à la chambre de miss Mayhew qui donnait à l'est le soir de notre arrivée. Or, que vis-je, en fin d'après-midi, de la chambre de miss Mayhew ? Le soleil qui se *couchait*.

— Grands dieux ! répéta Thorne qui semblait incapable de dire autre chose.

— Ainsi donc, sa chambre donnait à l'ouest. Comment pouvait-elle donner à l'est le soir de notre arrivée ? Comment ma chambre pouvait-elle être face à l'ouest le jour de notre arrivée et face à l'est aujourd'hui ? Le soleil s'était-il arrêté dans son cours ? L'univers était-il devenu fou ? Ou bien y avait-il une autre explication ? Une explication si simple qu'elle confondait l'imagination ?

— C'est bien la chose la plus... murmura Thorne.

— Je vous en prie, laissez-moi achever, coupa Ellery. La seule conclusion logique, la seule conclusion que ne démentaient pas les lois naturelles et toute la science, c'était que la maison où nous nous trouvions et les chambres que nous occupions, *paraissaient* identiques à la maison et aux chambres que nous avions occupées le jour de notre arrivée, mais ne l'étaient pas. Ou bien, cette solide bâtisse, où nous étions, pouvait tourner sur elle-même comme un moulinet d'enfant sur son axe – ce qui est manifestement absurde –, ou bien ce n'était pas la même maison. Elle avait le même aspect extérieur et intérieur, le même mobilier, les mêmes tapis, la même décoration, mais ce n'était

pas la même maison. C'en était une autre, identique à la première dans tous ses détails, sauf un : son orientation.

Au-dehors, la voix d'un policier avoua l'échec de la poursuite : sous la lune brillante et froide, le vent portait la voix très loin.

— Voyez comme tout s'enchaînait, continua Ellery. Si la Maison Blanche où nous nous trouvions n'était pas celle où nous avions passé la nuit précédente, si au contraire c'était une maison jumelle orientée différemment, alors la Maison Noire n'avait pas disparu du tout. Elle était restée là où elle avait toujours été. Ce n'était pas elle qui avait disparu, c'était nous. Autrement dit, la Maison Noire ne s'était pas déplacée, mais nous, si. On nous avait transportés ailleurs pendant notre première nuit ici. On nous avait emmenés dans un endroit où la forêt paraissait identique, où il y avait une allée identique, un garage identique, où la route était aussi défoncée et mal entretenue, bref où tout était identique, à ceci près qu'il n'y avait pas de Maison Noire, mais seulement une clairière vide.

» Nous avons dû, par conséquent, être transportés avec armes et bagages dans cette Maison Blanche numéro 2, entre le moment où nous nous étions couchés et notre réveil. Tout, tout avait été transporté dans la maison jumelle pour faire naître en nous l'illusion de ne pas avoir bougé : nous-mêmes, la photo de miss Mayhew sur la cheminée, les serrures démontées de nos portes, jusqu'aux débris du carafon de whisky qui avait été brisé au cours d'une excellente mise en scène, contre la cheminée de la maison primitive.

— C'est un roman, dit le D^r Reinach en souriant, et même un roman fantastique.

— C'était admirable, dit Ellery. L'idée était admirable : elle avait cette symétrie, ce fini, qui n'appartient qu'au grand art. Mon raisonnement ne s'enchaînait pas mal non plus, une fois trouvé le premier maillon. En effet, si nous avions été transportés à notre insu pendant la nuit, il fallait que nous n'ayons pas repris conscience pendant l'opération. J'ai repensé aux deux cocktails que nous avions bus, Thorne et moi, j'ai repensé à ma langue pâteuse et à ma gueule de bois du lendemain matin. On nous avait drogués. Or, c'était le D^r Reinach qui avait préparé les cocktails de sa propre main. Un médecin... un narcotique, c'était logique.

Le gros homme haussa les épaules avec ironie et jeta un coup d'œil furtif sur l'homme trapu en uniforme bleu. Mais celui-ci gardait un masque impassible et sévère.

— Mais le docteur était-il seul dans le coup ? murmura Ellery. Bien sûr que non ! C'était impossible. Un seul homme n'aurait jamais pu faire tout ce qu'il était indispensable de mener à bien dans le peu de

temps dont il disposait... Il fallait réparer la voiture de Thorne, nous transporter avec nos vêtements et nos bagages dans la Maison Blanche numéro 2 – dans la voiture certainement –, détraquer de nouveau celle-ci, nous recoucher, arranger nos vêtements de la même manière, apporter la photo, les débris du carafon, peut-être même quelques bibelots qui n'avaient pas leur réplique dans la maison jumelle, etc. Ce n'était pas rien, même si le travail préliminaire avait déjà été fait avant notre arrivée. Il fallait tout un groupe de personnes pour réaliser pareille mise en scène. Donc, des complices. Les gens qui vivaient dans la maison étaient tout désignés, à l'exception peut-être de M^{rs} Fell qui, dans son état, pouvait être transportée assez facilement sans qu'elle se rendît compte de ce qui se passait.

Les yeux d'Ellery brillaient.

— Je vous accuse tous, y compris le jeune Keith qui a eu la prudence de s'éclipser, d'être complices de la machination grâce à laquelle vous comptiez empêcher l'héritière de Sylvestre Mayhew de prendre possession de la maison où était caché un trésor.

Le D^r Reinach toussa avec politesse et battit des mains comme un gros phoque.

— Très intéressant, Queen, très intéressant ! Jamais aucun roman ne m'a passionné autant. D'un autre côté, certaines allusions de votre histoire ne peuvent manquer de m'irriter, quoique j'admire leur ingéniosité. (Il se tourna vers l'homme trapu.) Voyons, capitaine, dit-il en riant, vous n'ajoutez pas foi à cette incroyable histoire ? L'émotion a rendu M^r Queen un peu fou !

— Ce n'est pas digne de vous, docteur, soupira Ellery. La preuve de mes paroles réside dans le fait même que nous soyons ici en ce moment.

— Expliquez-vous, dit le policier qui paraissait nager.

— Voici ce que je veux dire : nous sommes en ce moment dans la Maison Blanche numéro 1. Je vous ai amenés ici, n'est-ce pas ? Eh bien, je puis vous amener à la maison jumelle, car j'ai compris maintenant le principe du stratagème. Entre parenthèses, tous ces gens sont revenus ici après notre départ. L'autre Maison Blanche avait rempli sa mission et ne servait plus à rien.

» Quant à l'illusion géographique que cette ruse implique, j'ai été frappé par le fait que la route par laquelle nous sommes arrivés dessine pendant plusieurs kilomètres une courbe régulière. Les deux allées partent de cette même route à une dizaine de kilomètres l'une de l'autre à peu près. À cause de sa courbure qui dessine un neuf, la route revient en quelque sorte sur elle-même, en faisant une grande

boucle, si bien qu'à vol d'oiseau les deux propriétés ne sont guère qu'à un kilomètre et demi l'une de l'autre, tout en étant éloignées de dix par la route.

» Quand le D^r Reinach nous a amenés ici, Thorne, miss Mayhew et moi, le jour de l'arrivée du *Coronia*, il a délibérément dépassé l'allée presque invisible qui mène à la maison jumelle, et il a continué jusqu'à celle-ci, la maison numéro 1. Nous n'avons pas aperçu la première allée.

» La voiture de Thorne avait été à dessein mise hors d'usage afin de l'empêcher de conduire lui-même, car un chauffeur remarque des points de repère sur la route, là où les passagers n'observent rien ou presque. Keith est même venu à la rencontre de Thorne, lors des deux visites de ce dernier à Mayhew, soi-disant pour lui montrer le chemin, mais en réalité pour l'empêcher de se familiariser avec la route. Le docteur nous a conduits lui-même l'autre jour. Ils m'ont laissé conduire ce soir, espérant que je ne reviendrais pas, parce que nous partions de la maison numéro 2, la plus proche de la ville. Nous ne pouvions donc pas rencontrer la deuxième allée révélatrice et avoir des soupçons. Ils savaient que nous ne remarquerions pas le faible raccourcissement du trajet.

— Mais, même en admettant tout cela, M^r Queen, dit le policier, je ne vois pas ce qu'ils pouvaient espérer. Vous ne pouviez pas vous laisser rouler indéfiniment.

— C'est vrai, mais n'oubliez pas qu'avant que nous n'ayons compris ils espéraient bien avoir eu le temps de mettre la main sur le magot de Mayhew et de disparaître avec. Ne comprenez-vous pas que toute cette machination ne visait qu'à gagner du temps, le temps de démanteler tranquillement la Maison Noire, de la raser au besoin, pour découvrir le trésor ? Je ne doute pas, si vous examiniez la maison d'à côté, que vous ne la trouviez en piteux état. Ce ne doit plus être qu'une coquille creuse. C'est pour cela que Keith et Reinach disparaissaient sans cesse. Ils se relayaient à la Maison Noire, ils la démolissaient pierre par pierre dans leur recherche frénétique de la cachette, pendant que nous nous occupions, dans la Maison Blanche numéro 2, d'un phénomène apparemment surnaturel. C'est pour cela que quelqu'un – notre estimable docteur, sans doute – s'est glissé hors de la maison - derrière votre dos, Thorne – et m'a assommé pendant que je suivais imprudemment les empreintes laissées par Keith dans la neige. Il ne fallait pas me laisser arriver à la propriété numéro 1, sans quoi toute la supercherie aurait été dévoilée.

— Et l'or ? grommela Thorne.

— Je n'en sais rien, dit Ellery avec un haussement d'épaules. Ils ont

fort bien pu le trouver et l'avoir mis en lieu sûr.

— Mais nous ne l'avons pas trouvé, gémit M^{rs} Reinach en s'agitant sur sa chaise. Herbert, je t'avais bien dit de ne pas...

— Idiote ! dit le gros docteur. Imbécile !

Elle sursauta comme si on l'avait frappée.

— Si vous n'avez pas trouvé le magot, dit brusquement le capitaine à Reinach, pourquoi avez-vous laissé repartir tout le monde ce soir ?

Le D^r Reinach serra ses grosses lèvres ; il leva son verre et but rapidement.

— Je crois pouvoir vous répondre, dit Ellery d'un ton morne. À bien des points de vue, c'est là l'élément le plus remarquable de tout ce puzzle. En tout cas, c'est le plus horrible et le moins excusable. L'autre supercherie était un jeu d'enfant par comparaison. En effet, nous sommes en présence de deux éléments apparemment inconciliables : Alice Mayhew et un assassinat.

— Un assassinat ! s'écria le capitaine en sursautant.

— Moi ? dit Alice, stupéfaite.

Ellery alluma une cigarette et la balança sous le nez du capitaine.

— Lorsque Alice Mayhew est arrivée ici le premier jour, elle est entrée avec nous dans la Maison Noire. Dans la chambre de son père, elle a trouvé une vieille photo de jeune fille de sa mère morte depuis longtemps ; comme je ne l'aperçois pas ici, je suppose qu'elle est restée dans la Maison Blanche numéro 2. Alice Mayhew s'est jetée littéralement dessus. Elle nous a expliqué qu'elle ne possédait plus d'autre portrait de sa mère, sauf un très mauvais. Elle attachait tant de prix à ce cliché qu'elle l'a pris et apporté dans la Maison Blanche. Ici même. Elle l'a placé bien en vue sur cette cheminée.

Le policier fronça les sourcils. Alice ne bougea pas. Thorne parut intrigué. Ellery remit sa cigarette dans sa bouche et continua :

— Pourtant, quand, en notre compagnie, Alice Mayhew a quitté ce soir la Maison Blanche, apparemment pour toujours, elle a complètement oublié la photo de sa mère, ce cher souvenir qui lui avait causé une telle joie le premier jour. Elle ne pouvait l'avoir oublié, disons, dans la hâte du départ. Elle avait, en effet, quelques instants auparavant, posé son sac sur la cheminée à côté de la photo. Elle est revenue sur ses pas pour le prendre. Et, ce faisant, elle n'a pas accordé un regard à la photo. Puisqu'elle y attachait un tel prix, d'après ses propres dires, s'il y avait une chose qu'elle n'aurait pas dû oublier, c'était celle-là : puisqu'elle l'avait prise le premier jour, elle devait la prendre en s'en allant.

— Au nom du Ciel, que dites-vous là, Queen ? s'écria Thorne, en fixant la jeune femme qui restait clouée sur sa chaise, respirant à peine.

— Je dis, répliqua sèchement Ellery, que nous avons été aveugles. Je dis que non seulement nous avons eu affaire à une fausse maison, mais aussi à une fausse personnalité : je dis que cette femme n'est pas Alice Mayhew.

L'intéressée leva les yeux après un long silence, au cours duquel personne, pas même les policiers, n'avait osé bouger le petit doigt.

— J'ai pensé à tout, sauf à cela, dit-elle avec un soupir bizarre et d'une voix qui n'était plus du tout enrouée. Dire que tout marchait si bien !

— Oh ! vous m'avez bien eu, susurra Ellery. La petite scène dans votre chambre, la nuit dernière... Maintenant, je sais ce qui s'est passé. L'honorable D^r Reinach était venu chez vous à minuit pour vous rendre compte des progrès des fouilles dans la Maison Noire, ou peut-être pour vous demander de nous convaincre, Thorne et moi, de partir aujourd'hui à tout prix. Je passais dans le couloir devant votre chambre, j'ai trébuché et j'ai heurté le mur à grand fracas. Comme vous ne saviez pas qui j'étais ni ce que je voulais, vous avez aussitôt monté cette ingénieuse comédie... Quels acteurs ! Vous avez manqué votre vocation !

Le gros docteur ferma les yeux ; il semblait endormi. La jeune femme murmura avec une sorte de défi :

— Je ne l'ai pas manquée, M^r Queen. J'ai fait du théâtre pendant plusieurs années.

— Vous êtes deux démons. Psychologiquement, votre machination a été conçue avec un véritable génie du mal. Vous saviez que personne en Amérique ne connaissait Alice Mayhew, autrement que par ses photos. En outre, il existait entre vous une ressemblance frappante comme le prouvaient les photos. Vous saviez aussi que miss Mayhew ne serait en notre compagnie, à Thorne et à moi, que quelques heures seulement, et cela dans la pénombre d'une conduite intérieure.

— Grands dieux ! grogna Thorne, horrifié, en contemplant la jeune femme.

— Alice Mayhew est entrée dans cette maison, a été conduite au premier par M^{rs} Reinach, dit gravement Ellery. Et Alice Mayhew, la jeune Anglaise, n'a jamais reparu devant nous. C'est vous qui êtes descendue, vous dont on avait à dessein dissimulé la présence à Thorne pendant les six jours qu'il a passés ici. C'est vous qui avez sans doute imaginé toute cette machination quand Thorne a apporté les

photos d'Alice avec ses lettres qui abondaient en renseignements sur elle. C'est vous qui ressembliez assez à la véritable Alice Mayhew pour passer pour elle aux yeux de deux personnes qui ne l'avaient jamais vue avant son arrivée. J'avais bien remarqué que vous paraissiez changée, lorsque vous êtes descendue dîner, mais j'avais attribué cela au fait que je vous voyais pour la première fois repoudrée, recoiffée, sans chapeau et sans manteau. Bien entendu, plus je vous ai vue par la suite et moins je me suis rappelé les traits caractéristiques de votre modèle. J'ai été par conséquent de plus en plus convaincu, inconsciemment, que vous étiez Alice Mayhew. Quant à votre enrouement, attribué à un rhume dû au trajet en voiture, c'était une ruse habile destinée à masquer l'inévitable différence entre vos deux voix. Le seul danger résidait dans la personne de M^{rs} Fell qui nous a donné le mot de l'énigme la première fois que nous l'avons vue. Elle croyait que vous étiez sa fille Olivia. Et pour cause... Vous l'êtes !

Le D^r Reinach sirotait son brandy, totalement indifférent à ce qui se passait autour de lui. Ses petits yeux étaient fixés sur un point très loin de là. La vieille M^{rs} Fell contemplait la jeune femme d'un air stupide.

— Vous avez même paré à ce danger en nous faisant raconter au préalable par le docteur une histoire inventée de toutes pièces, selon laquelle M^{rs} Fell aurait eu des « illusions » et Olivia Fell serait morte dans un accident d'automobile plusieurs années auparavant. C'était admirable ! Pourtant, la pauvre femme, dont la vieillesse a amoindri les facultés, a été trompée par la différence de vos coiffures et de vos voix, deux caractéristiques particulièrement remarquables. Sans doute aviez-vous pu arranger vos cheveux en présence d'un modèle vivant, lorsque M^{rs} Reinach a conduit la vraie Alice Mayhew au premier... Je serais transporté d'admiration s'il n'y avait pas un léger hic...

— Comme vous êtes intelligent ! dit froidement Olivia Fell. C'en est à la fois monstrueux et passionnant. Quel est le hic ?

Ellery s'approcha d'elle et lui mit la main sur l'épaule.

— Alice Mayhew a disparu et vous avez pris sa place. Pourquoi ? Il y a deux hypothèses. La première : pour m'éloigner au plus vite ainsi que Thorne de la zone dangereuse, soit en « renonçant » à l'héritage, soit en nous priant de ne plus nous occuper de l'affaire ; en tant qu'Alice Mayhew, ç'aurait été votre droit ; la preuve en est l'insistance véhémement avec laquelle vous nous avez suppliés de vous emmener. La deuxième – qui cadre beaucoup mieux avec votre machination : pour continuer à incarner Alice Mayhew à nos yeux, si vos complices ne trouvaient pas l'or immédiatement. Vous pouviez ainsi disposer de la maison quand et comme bon vous semblerait. Une fois l'or retrouvé, il vous appartenait ainsi qu'à vos complices.

» Mais la véritable Alice Mayhew avait disparu. Afin que vous soyez en mesure de jouer son rôle suffisamment longtemps pour vous approprier son héritage, il fallait qu'elle reste invisible en permanence. Pour cela, pour que vous puissiez jouir en paix du fruit de votre crime, il fallait qu'Alice Mayhew meure. Voilà pourquoi, Thorne, j'ai dit qu'il y avait une autre question à régler que la disparition de la maison, ajouta sèchement Ellery en serrant fortement l'épaule de la jeune femme. Alice Mayhew a été assassinée.

Trois cris s'élevèrent au-dehors qui manifestaient une violente émotion. Ils se turent brusquement.

— Assassinée, reprit Ellery, par le seul habitant de cette maison qui n'était pas présent lorsque cette simulatrice est descendue dîner le premier soir. Je veux parler de Nicholas Keith. C'est un tueur à gages, mais tous les autres sont complices de son crime.

— Ce n'est pas un tueur, dit une voix à la fenêtre.

Tout le monde se retourna d'un seul mouvement. Un grand silence tomba. On apercevait à l'arrière-plan les trois policiers qui avaient sauté par la fenêtre.

Ils observaient tranquillement la scène. Devant eux, il y avait un homme et une femme.

— Ce n'est pas un tueur, dit celle-ci. C'est bien le rôle qu'il devait jouer, mais à la place et à l'insu des autres, il m'a sauvé la vie... Nick chéri !

Une ombre grisâtre passa sur les visages de M^{rs} Fell, d'Olivia, de M^{rs} Reinach et du gros docteur. À côté de Keith se tenait Alice Mayhew. Elle ressemblait bien en gros à la femme assise près du feu, mais maintenant qu'on pouvait comparer de près, il y avait entre elles des dissemblances marquées. Elle avait l'air fatigué, soucieux, mais heureux. Elle serrait le bras d'un Nick Keith à la bouche amère dans une étreinte possessive.

Plus tard, lorsqu'il fut possible de considérer avec du recul cette incroyable suite d'événements, M^r Ellery Queen affirma que la machination aurait été irréalisable sans deux conditions : le caractère d'Olivia Fell et l'existence, déjà fantastique en elle-même, d'une réplique de la maison.

Il aurait d'ailleurs pu ajouter que ces deux conditions n'auraient pas été remplies si les Mayhew n'avaient pas eu une tare physique. Le père de Sylvestre – et le beau-père de Reinach – avait toujours été un instable, et il avait transmis son déséquilibre à ses enfants. Sylvestre et Sarah, plus tard M^{rs} Fell, étaient jumeaux et avaient toujours manifesté une jalousie mutuelle insensée. Ils se marièrent presque en même

temps et, pour éviter des disputes, leur père leur avait fait construire deux maisons identiques. Il avait fait bâtir l'une près de sa propre maison et il la donna à M^{rs} Fell ; l'autre, destinée à Sylvestre, sur un terrain qu'il possédait à quelques kilomètres de là.

Le mari de M^{rs} Fell mourut assez tôt après son mariage ; sa veuve alla vivre avec son demi-frère Herbert. À la mort du vieux Mayhew, Sylvestre ferma sa maison et revint habiter dans la demeure ancestrale. Ainsi, pendant de nombreuses années, il y eut deux maisons jumelles, à quelques kilomètres l'une de l'autre, identiques jusque dans leur ameublement, ahurissants témoignages de l'excentricité des Mayhew.

La Maison Blanche numéro 2 était fermée et inhabitée ; elle n'attendait pour servir que le génie pervers d'une Olivia Fell. Olivia était belle, intelligente et cultivée, mais aussi peu scrupuleuse que lady Macbeth. Ce fut elle qui persuada sa famille de revenir habiter la maison contiguë à la Maison Noire, dans le seul but de capter l'héritage de Sylvestre ou de le voler. Lorsque Thorne leur révéla l'existence de la fille de Sylvestre, oubliée depuis si longtemps, elle comprit le danger que courait leur projet ; voyant la ressemblance qui existait entre elle et sa cousine, d'après les photos apportées par Thorne, elle imagina alors toute l'époustouflante machination.

La première chose à faire était de se débarrasser de Sylvestre. Avec une impeccable logique, elle fit céder le D^r Reinach à sa volonté et lui fit assassiner le malade avant l'arrivée d'Alice. (Une exhumation ultérieure, suivie d'autopsie, révéla des traces de poison dans le cadavre.) Pendant ce temps, Olivia mettait la dernière main à ses plans.

La disparition de la maison avait été imaginée à l'intention de Thorne afin de l'effrayer, de le déconcerter et de l'empêcher de sortir pendant qu'on fouillerait la Maison Noire de fond en comble à la recherche du trésor. Cet escamotage n'aurait peut-être pas été indispensable si Olivia avait été sûre de réussir parfaitement son imposture, en se faisant passer pour Alice.

L'idée des deux maisons était d'ailleurs plus simple à réaliser qu'il ne pouvait paraître. La maison numéro 2 existait, entièrement meublée, toute prête à servir. Il suffisait d'en ouvrir les persiennes, de l'aérer, d'y mettre du linge propre. Le temps ne manquait pas avant l'arrivée d'Alice.

Olivia ne fut pas responsable de la seule anicroche qui se produisit. Cette femme aurait pu réussir n'importe quoi, mais elle commit l'erreur de choisir Nick Keith pour supprimer Alice Mayhew. Keith était entré dans le petit groupe en se faisant passer pour un aventurier

prêt à tout pour de l'argent. En réalité, c'était le fils de la seconde femme de Sylvestre, la veuve remariée que Mayhew avait si indignement traitée et laissée mourir dans la misère.

Avant de mourir, sa mère inspira à Keith une haine contre Mayhew qui ne fit que croître par la suite. La seule raison qui avait poussé Keith à se joindre aux conspirateurs était le désir de découvrir la fortune de son beau-père et de reprendre ce que celui-ci avait volé à sa seconde femme. Jamais il n'avait eu l'intention de tuer Alice, bien qu'il eût assumé ce rôle de spadassin. Le premier jour, lorsqu'il enleva Alice au nez et à la barbe de Thorne et d'Ellery, ce ne fut pas pour l'étrangler et l'enterrer ensuite, comme Olivia le lui avait ordonné, mais pour la cacher dans une vieille cabane abandonnée.

Il s'arrangea pour la ravitailler, tandis qu'il fouillait la Maison Noire. Il l'avait d'abord traitée carrément en prisonnière ; il comptait ne lui rendre la liberté qu'après avoir trouvé l'argent, repris sa part et s'être enfui. Mais ils firent connaissance et il se prit à l'aimer. Il finit par tout lui avouer dans le secret de la cabane. La sympathie qu'elle lui témoigna lui redonna du courage ; bientôt, il ne se préoccupa plus que de sa sécurité à elle et il la convainquit de rester dans sa cachette jusqu'à ce qu'il eût pu découvrir le trésor et rouler ses complices. Ils comptaient ensuite démasquer Olivia.

Ce qui rendait la situation piquante, comme le remarqua Ellery, c'était que le pivot de toute la machination, à savoir le trésor de Sylvestre Mayhew, restait toujours invisible. Malgré les recherches les plus approfondies, on n'en avait pas trouvé trace.

— Je vous ai invités dans mon modeste logis, dit Ellery en souriant, quelques semaines plus tard, parce que je me suis souvenu d'un point qu'il fallait absolument éclaircir.

Alice et Keith se regardèrent sans comprendre. Thorne, qui avait l'air rafraîchi, reposé et rasséréné, pour la première fois depuis des semaines, se dressa dans le meilleur fauteuil d'Ellery où on l'avait installé.

— Enchanté de l'apprendre, dit Nick Keith en riant. Je n'ai pas un sou devant moi et Alice n'est pas beaucoup mieux partagée.

— Vous n'avez pas ce point de vue détaché à l'égard de l'argent qui constituait un trait de caractère si sympathique chez le D^r Reinach, dit sèchement Ellery. Le pauvre gros ! Je me demande s'il apprécie notre système pénitentiaire... (Il mit une bûche dans l'âtre.) Miss Mayhew, notre ami Thorne a eu le temps de démolir votre maison. Pas de trésor. N'est-ce pas, Thorne ?

— Rien que de la saleté, dit tristement l'avoué. Et pourtant, nous

avons fouillé cette maison de fond en comble.

— Exactement. Il y a donc deux éventualités. Vous savez que j'adore les syllogismes. Ou bien la fortune de votre père existe ou bien elle n'existe pas. Si elle n'existe pas, si votre père mentait lorsqu'il affirmait son existence, alors l'affaire est terminée et vous n'avez plus qu'à décider avec votre bien-aimé Keith si vous préférez vivre dans une pauvreté digne et discrète, ou recourir à la charité publique. Mais supposez qu'il existe bien un trésor, comme le prétendait votre père, et qu'il l'ait caché dans la maison. Alors ?

— Alors, il s'est envolé, soupira Alice.

Ellery éclata de rire.

— Pas exactement. D'ailleurs, j'ai eu mon content de disparitions mystérieuses pour mon goût. Prenons le problème sous un autre angle. Y avait-il quelque chose dans la maison de Sylvestre Mayhew avant sa mort qui ne s'y trouve plus ?

— Si vous voulez parler du cadavre... dit Thorne en ouvrant de grands yeux.

— Ne dites pas d'horreurs ! Au reste, il y a eu une exhumation. Non, ce n'est pas cela. Essayez encore une autre fois.

Alice regarda lentement le paquet posé dans son giron.

— C'est donc pour cela que vous me l'avez fait apporter ?

— Voulez-vous dire, s'écria Keith, que ce type lançait volontairement tout le monde sur une fausse piste en disant que sa fortune avait été réalisée en or ?

En riant, Ellery prit le paquet des mains de la jeune femme. Il le déballa et contempla un moment d'un œil critique la grande photo de la mère d'Alice.

Puis, avec l'assurance d'un logicien sûr de lui, il arracha le dos du cadre.

Des papiers vert et or tombèrent en pluie sur ses genoux.

— Il avait souscrit des Bons du Trésor, dit Ellery en souriant. Qui donc prétendait que votre père était fou, miss Mayhew ? Il était fort astucieux, au contraire. Allons, allons, Thorne, cessez d'écarquiller les yeux et laissons un peu seuls ces jeunes favoris de la fortune.

Achevé d'imprimer en Europe
à Pössneck (Thuringe, Allemagne)
en avril 1994

pour le compte de E.J.L. 27
rue Cassette 75006 Paris

Dépôt légal avril 1994

Diffusion France et étranger
Flammarion

Imprimé sur papier sans chlore et sans acide